

Gerard Kelly

L'enfant qui aimait la pluie

roman

Blessé
par un secret



Elle ne pouvait dire si les larmes qui apparaissaient aux coins de ses yeux étaient le fait du vent ou de la lente émergence de son propre désespoir. Elle pensa un moment à prier, mais aucun mot ne vint. Que pouvait-elle dire ? Elle ne savait même pas pourquoi elle était là, encore moins ce qu'elle attendait du lieu. Quelques jours plus tôt elle était à Londres, ne sachant plus quoi faire, et aujourd'hui elle était là, au milieu d'étrangers, dormant dans une maison qu'elle ne connaissait pas, vulnérable et perdue dans un village de villégiature désert qu'elle n'aurait certainement pas choisi pour passer ses vacances. Et que dire de Colom ? Tout cela la désespérait. Quelle genre de mère était-elle pour lui ? Elle l'avait fait monter dans la voiture pour l'emmener loin de chez lui, sans plus d'explications et avec deux cinquantenaires pour seule compagnie. Quelle que soit l'aventure qu'elle lui proposait, il ne l'avait pas choisie. Elle se demandait si cet endroit serait pour eux un tremplin pour se relancer ou un gouffre dans lequel se perdre. //

Gerard Kelly est britannique. *L'enfant qui aimait la pluie* est son premier roman. Il vit avec sa femme en Basse-Normandie.

Fiona et David vivent à

Londres et forment une famille qui semble parfaite. Pasteur renommé dans son Église, David est spécialiste en questions familiales. Colom, leur fils unique, est leur enfant bien-aimé. Cependant, régulièrement, l'adolescent se réveille en hurlant, cauchemardant que sa sœur se noie et qu'il ne peut la sauver.

Fiona, désespérée, prend peu à peu conscience qu'il faudrait qu'ils se fassent aider, mais son mari ne réalise pas qu'une aide est nécessaire. Il imagine encore moins un soutien d'une personne extérieure à leur Église.

L'image de la famille parfaite vole en éclats le jour où ils découvrent une lettre de leur fils déterminé à se suicider. Fiona, paniquée, prend son enfant et s'enfuit en France dans un petit village de Bretagne... mais elle se rend compte que les démons auxquels il doit faire face pourraient bien avoir été créés par elle et son mari. Passionnant et magnifique, ce roman explore les conséquences désastreuses d'un secret de famille et la force de la nature humaine en quête de vérité.

Dans la même collection :

Lazarus, du monde Lambda, Christine Voegel-Turenne

La mère, récit d'un miracle, Sylvain Clément

La station solitaire, les aventures d'un curé dans l'espace, Emmanuel Pic

Deux places pour trois, Pascal Genin

La valse des âmes, Guillaume Sébastien

Et elles passèrent sur l'autre rive, Françoise Landrot

De larmes et de lumière, Olivier Guy

Entre père et fils, Guillaume Sébastien

Text copyright © 2014 Gerard Kelly. Edition d'origine publiée en anglais sous le titre *The Boy who Loved Rain* by Lion Hudson plc, Oxford, England. This edition copyright (c) 2014 Lion Hudson

Traduction de l'anglais : Marc Sigala

*

EAN Epub : 979-1-03060-053-7

© Éditions des Béatitudes

Société des Œuvres Communautaires, septembre 2015

Conception de la couverture : mc-design – Martin Casteres

Illustration de couverture : © Catherine Waters / Trevillion Images

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

3

En plus des prévisions de précipitations indiquant des valeurs quantitatives, on peut faire des prévisions quant à la probabilité de rencontrer certaines précipitations spécifiques. Cela permet au météorologue d'associer le degré d'incertitude à la nature de la prévision elle-même⁷.

Fiona s'inséra dans le seul espace restant du parking. Aucun membre de l'équipe éducatrice ne semblait avoir encore quitté l'établissement. Elle s'avança vers l'entrée de l'école d'un pas pressé. À travers la vitre givrée de la fenêtre qui ouvrait sur le bureau de la principale adjointe, elle repéra immédiatement le méli-mélo des boucles noires appartenant à Colom. La porte était juste à côté de l'entrée et elle s'y engouffra sans attendre. Il lui fallut quelques secondes pour appréhender la scène qui s'offrait à elle.

Elle s'était attendue à voir le principal ou son adjointe auprès de son fils. Au lieu de cela, les trois paires d'yeux qui l'observaient appartenaient au professeur d'arts plastiques de Colom, à une jeune fille qu'elle n'avait jamais vue auparavant et à une femme assise dans un coin qui semblait être de la même famille, bien qu'elle semble trop âgée pour être sa mère. Il était évident que la jeune fille avait pleuré. Elle tenait un grand mouchoir pressé contre son visage. La femme semblait aussi stressée que Fiona commençait à le devenir. Colom avait son attitude habituelle, un mélange de détachement et d'indifférence, peut-être d'ennui ? Excepté qu'on pouvait lui voir le début d'un

magnifique œil au beurre noir. Mais même sans ça, Fiona aurait compris qu'il y avait eu une bagarre. Son fils et la mystérieuse fille étaient complètement débraillés, et la manière dont ils étaient prostrés parlait pour eux. Ils étaient aussi distants l'un de l'autre que la pièce le permettait, les yeux baissés, drainant toute la tension gênée des adultes présents.

Avant que quelqu'un ait prononcé un mot, Mme Grainger, la principale adjointe que Fiona avait souvent rencontrée, mais qu'elle ne parvenait pas à aimer, sortit du bureau du directeur. Elle portait une robe en laine bleu roi, des chaussures trop chic pour l'école et un foulard Ralph Lauren tenu en bonne place par une broche en nacre. Ses cheveux étaient mi longs, blonds, et avaient été récemment coupés et colorés. Son maquillage était impeccable. Elle traversa la pièce en deux foulées déterminées, la main tendue vers Fiona.

« Mme Dryden. Contente de vous voir. Nous avons essayé de vous appeler. Peut-être n'avons-nous pas le bon numéro ? »

Fiona lui rendit sa poignée de main, surprise comme une écolière en plein sommeil. « Je suis désolée », dit-elle. « J'ai un nouveau numéro de téléphone. J'ai complètement oublié de le communiquer à l'école. Il y a un problème ? » La question était adressée à Colom autant qu'à tout autre dans la pièce.

« J'ai bien peur qu'il y en ait un, en effet », répondit Mme Grainger, faisant signe à Fiona de s'asseoir et prenant place à côté d'elle. « Vous connaissez M. Gilby, le professeur d'arts plastiques de Colom ? »

« Oui, nous nous sommes rencontrés plusieurs fois », répondit Fiona, souriant avec hésitation dans sa direction et tentant de déchiffrer son expression énigmatique. Il portait une veste de tweed aux coudes renforcés de cuir. Fiona ne savait pas que cela existait encore. Et elle ne s'attendait certainement pas à voir ça sur un si jeune homme. On lui aurait donné dix-sept ans, mais

elle savait que ça ne pouvait pas être le cas. La veste n'était peut-être qu'un déguisement, une parure pour le conforter dans son rôle d'authentique professeur d'arts plastiques. Tout de lui semblait froissé, comme si sa peau avait été trois fois trop grande pour lui ou qu'elle avait manqué le repassage trois semaines de suite. Elle s'approcha de lui pour prendre la main osseuse qu'il lui tendait. Il esquissa un hochement de tête silencieux.

« Voici Mme Turner et sa petite-fille, Abigail », continua Mme Grainger. « Abigail est dans la classe d'arts plastiques de Colom. »

La fille portait son uniforme scolaire, sa jupe retroussée sur la taille pour en raccourcir la longueur. Fiona ne voulait pas la regarder trop fixement, mais une rougeur sur son visage indiquait qu'elle aussi, d'ici ce soir, verrait sans doute apparaître un beau bleu. La grand-mère avait la mâchoire carrée et les épaules larges, le type même de cette beauté masculine chère aux canons victoriens. Elle portait un pantalon, un chemisier et une veste de laine déclinée en plusieurs teintes de brun et de crème. Fiona ne savait pas si elle était censée lui serrer la main. Elle n'avait jamais trop su le protocole à respecter entre parents dont le seul lien était l'école de leurs enfants. Elle s'abstint de s'avancer vers elle et comme personne d'autre ne bougeait, jugea qu'elle avait fait le bon choix. Elle se demandait si le silence de Mme Turner était d'aussi mauvais augure qu'il en avait l'air. Un seul regard froid passa entre elles, rien en provenance d'Abigail. La malheureuse sanglotait toujours, ses mains maintenant posées sur les genoux. Son regard était absorbé par la contemplation de son mouchoir, comme si elle avait pu lire dans celui-ci l'ensemble des secrets de l'univers.

« Tout ceci est fort pénible », dit l'adjointe sur un ton d'enterrement. « Comme je l'ai déjà dit à Mme Turner, un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

8 Jack Kerouac, *Sur la Route*, Gallimard Folio 1972.

5

La quantité de vapeur d'eau qu'une parcelle d'air peut contenir avant de se saturer (100 % d'humidité relative) et de se changer en nuage (groupement visible de particules d'eau et de glace en suspension dans l'atmosphère terrestre) dépend de sa température⁹.

« Comment ça, il n'a pas voulu te dire ce qui s'est passé ? » L'exaspération commençait à bouillir dans la voix de David. Il était finalement rentré à la maison vers minuit, après un échange tendu de messages. Colom était endormi depuis longtemps. Il n'avait pas quitté sa chambre depuis le retour de l'école. Fiona était passée le voir et l'avait trouvé occupé à son cycle habituel d'activités : Xbox, dessin, ordinateur. Elle se répétait qu'elle devait attendre le bon moment pour lui parler, mais savait qu'elle éludait le problème. Elle ne savait pas quoi dire, ni comment le dire, ni même de quelle manière aborder la situation. Quels mots pouvait-elle employer qui n'avaient déjà été dits et redits ?

Quand elle lui avait finalement demandé, d'une voix chancelante, ce qui s'était passé, il avait haussé les épaules et répété qu'il ne savait pas. Elle avait insisté : « As-tu frappé le premier ? T'a-t-elle frappé la première ? As-tu été provoqué ? Quelque chose t'a-t-il énervé ? » Elle essayait de prendre le problème sous plusieurs angles différents, mais ne se heurtait qu'aux variations d'une même réponse : « peut-être », « je ne suis pas sûr ». Toujours accompagné de l'universel haussement

d'épaules. Elle se sentait comme l'avocat de la défense qui ne parvient pas à prendre en défaut le témoin de l'accusation. Se sentait-il même concerné ? Elle rêvait du moment où il craquerait et fondrait en larmes, confesserait ce qui le troublait. Mais ce moment ne semblait pas devoir arriver de sitôt. Elle se demandait s'il avait davantage d'indices sur ce qui se passait qu'elle n'en avait. Ils étaient comme dans un aquarium, en apnée, incapables d'établir une quelconque connexion et se demandant tous les deux ce que les lumières et les couleurs qui miroitaient derrière la vitre pouvaient bien signifier. Fiona avait besoin de quelqu'un qui pourrait le découvrir, de quelqu'un qui pourrait le leur expliquer à tous les deux.

Elle avait toujours pensé que David y parviendrait. Il était brillant dans tant de domaines. Mais avec Colom, il était gauche et impuissant, dépourvu de ses habituelles compétences. Il se servait de ses fréquentes absences, toutes dévouées à la bonne cause de l'Église, comme d'une excuse pour ne pas avoir à savoir ce qui se passait. La vie scolaire de leur fils – du moins était-ce ce qu'il laissait entendre – était l'affaire de Fiona. C'était elle, l'éducatrice qualifiée. Elle qui rencontrait régulièrement l'équipe des professeurs. Il avait le PCC, son équipe et le synode du doyenné à gérer. Alors qu'il essayait jusque-là d'être de retour une heure avant que son fils ne soit couché, ces jours-ci il faisait montre d'une étonnante habileté pour arriver juste après qu'il soit monté dans sa chambre. Cette nuit, il était rentré bien plus tard encore. Elle n'aimait pas l'humeur dans laquelle il était. Quelque chose, à l'église, l'avait mis sur les dents.

« Il ne veut rien me raconter », dit-elle après lui avoir raconté la réunion à l'école et le silence qui avait suivi. « Mme Grainger me dira ce qu'elle pense qu'il s'est passé, mais Colom ne va sans doute rien lui dire. La version de cette Abigail sera la seule

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ce soit à l'école ou en dehors. L'ironique est qu'ils n'étaient guère plus que des amis Facebook. »

« Merci de me l'avoir dit. Je suis contente que cela se soit arrêté. J'en parlerai à Colom ce soir. Je peux vous assurer que nous allons prendre des dispositions pour que ce genre de choses ne se reproduise plus. » Elle s'était penchée pour prendre son sac à main et posait déjà son manteau sur ses épaules, prête à partir. Laissez-moi sortir de cette pièce.

« Merci, j'apprécie votre attitude. Mais j'ai bien peur que ce ne soit pas aussi simple. »

« Que voulez-vous dire ? » Elle se rassit aussitôt.

« Nous avons une position très ferme en ce qui concerne le harcèlement entre élèves, Mme Dryden, vous le savez. Nous avons mis en place des règles que vous approuverez, j'en suis sûre. Et nous avons adopté une politique de tolérance zéro quant aux harcèlements de nature raciale ou homophobe. Notre école ne peut pas tolérer que les jeunes qu'elle accueille soient victimes d'un traitement discriminatoire pour leurs orientations sexuelles, ou pour tout autre désordre qu'ils puissent exprimer à cet endroit.

« Mais, qu'est-ce que ça veut... », avait commencé Fiona, mais elle s'était arrêtée aussitôt. « Daniel est homosexuel ? »

« Je ne sais pas si c'est le cas, et il ne me l'a en tous cas pas dit. Mais le père de Daniel pense qu'il a été victime d'une campagne d'intolérance au sein de sa classe. Nous avons été inquiets pour sa sécurité. Et ces messages vont dans le sens de nos craintes et ne font que les aggraver. »

« Mais vous n'imaginez pas... vous n'imaginez pas que Colom pense ce qu'il a dit, n'est-ce pas ? Mme Grainger, mon fils n'est pas une petite brute. Et je suis tout à fait sûre qu'il n'est pas homophobe. »

« C'est peut-être vrai, mais ce comportement... », elle désigna

les papiers que Fiona tenait encore dans la main, « ...constitue bien une agression. Nous savons que Colom n'est sans doute pas le seul élève impliqué, et il n'a sans doute pas eu l'intention de causer le mal. Mais intentionnel ou pas, le mal a été fait. S'il n'y avait pas déjà eu d'autres cas d'agression envers Daniel, nous serions dans une situation différente. Mais vous pouvez vous imaginer ce qu'il doit ressentir, et les soucis que peuvent se faire ses parents. Votre fils a peut-être été entraîné dans cette voie par d'autres, mais je ne peux ignorer qu'il est maintenant totalement impliqué, et dans le cas de ces incidents sur Facebook, il semble qu'il ait agi seul. »

Fiona restait murée dans son silence, stupéfaite. Entendre que son fils avait été victime de harcèlement aurait suffi à la perturber, mais entendre qu'il était lui-même l'auteur de l'agression ? Ça n'avait aucun sens. Elle était sans doute censée dire quelque chose à ce stade. Assurer sa défense ? Le condamner et promettre une punition exemplaire ? Quelles étaient les obligations parentales dans une situation de ce genre ? Elle n'avait pas le texte et avait dû rater la répétition concernant ce passage particulier de la pièce.

Un faible « que va-t-il se passer maintenant ? » fut tout ce qu'elle réussit à trouver.

« J'ai besoin de temps pour y voir plus clair, et je dois en parler à l'équipe éducatrice pour savoir comment Daniel se sent après tout ça. Notre priorité est de faire en sorte que l'école soit un lieu sûr pour nos élèves. Si cet incident entraîne d'autres agressions envers Daniel, je n'aurai pas d'autre choix que d'en tenir Colom responsable. »

« Ce qui voudrait dire ? »

« Potentiellement, une suspension temporaire. Dans le pire des cas, un renvoi de l'école. J'en suis désolée, Mme Dryden, mais notre politique est très claire sur ce point, et nous devons nous y

tenir fermement. Le père de Daniel serait dans ses droits s'il souhaitait exiger l'exclusion de Colom. »

« Le père est-il celui qui a attiré votre attention sur le problème ? »

« En effet, oui. Il était fortement choqué par ce qu'il a pu lire. »

Elle secoua la tête. « Quand cela a-t-il eu lieu ? »

« La semaine dernière. Les dates sont sur les imprimés. »

« Non, je veux dire, quand cela a-t-il eu lieu dans nos écoles, depuis quand renvoie-t-on les élèves pour un canular sur Facebook ? »

Mme Grainger ignora la question, la prenant comme le signe que la discussion arrivait à son terme.

« Le directeur en décidera, dit-elle. J'ai cru comprendre que M. Tripp en avait déjà parlé aux deux délégués des parents d'élèves. Ils doivent se rencontrer la semaine prochaine. »

Fiona sentait que la situation lui échappait. À la maison, le problème grandissant du comportement de Colom, et l'incapacité de David à le gérer. À l'école, une tempête en pleine préparation.

« Il n'y a donc rien que je puisse faire ? »

« J'aimerais que vous lui parliez, comme vous l'avez suggéré. Je suis à votre disposition au cas où vous voudriez me transmettre tout renseignement qui pourrait nous aider à mieux comprendre cette affaire. Si Colom a été provoqué de quelque manière que ce soit, par exemple, ou si l'un de ses camarades l'a poussé à commettre cet acte. Peut-être a-t-il lui-même été intimidé par d'autres. Je ne veux pas conclure que c'était une agression délibérée avant que nous ayons éliminé toutes les autres explications. »

Une planche de salut jetée, un peu tard, à une femme en pleine noyade.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Pas vrai ? », sa voix maintenant plus ferme, sa main sur son bras.

Elle se leva de table, fit mine de s'occuper de la vaisselle. « Je ne sais pas, David, vraiment je ne sais pas. Jusqu'à aujourd'hui, je pensais savoir, mais en vérité, je ne sais pas. Je n'ai pas de meilleure solution pour le moment, alors faisons comme tu dis. Tu veux encore un peu de thé ? »

« Non, merci. J'ai du travail, je vais dans le bureau. »

Il quitta la pièce. Fiona plongeait profondément ses mains dans l'évier rempli d'eau chaude savonneuse. Un fragile fragment de confort dans une vie balayée par le malheur comme une plaine par un vent froid. La pluie battait les vitres de la porte-fenêtre ; le grand jardin était trempé. Une noirceur humide, oppressante. Les mains dans l'évier, elle laissa l'eau caresser la fine peau de ses bras. Elle les maintint enfoncés ainsi un moment, immobile. Elle était incapable de bouger, n'ayant aucun autre endroit où se réfugier.

Elle finit la vaisselle, éteignit les lumières, alla au lit tout en sachant qu'il ne la rejoindrait pas avant une heure, et qu'elle serait déjà endormie.

Dans un univers parallèle, à quelques kilomètres de la maison des Dryden, un autre mari essuyait les trois dernières assiettes et accrochait son torchon humide à la porte du four, comme il le faisait toujours. Comme il l'avait fait chaque soir, une routine qui avait fini par constituer tout ce qui comptait dans sa vie. Sa femme travaillait sur l'ordinateur, à l'étage, et son fils était allé se coucher tôt.

Le repas n'avait pas été à la hauteur de ce qu'il espérait. Pas la cuisine elle-même, ça avait été parfait. Goûts et textures, couleurs et concepts se mêlant en un ballet culinaire abouti. Il

aurait presque voulu que messieurs Oliver et Ramsay, ses deux modèles d'inspiration, aient pu passer pour assister à cette réussite. Sa femme et son fils avaient d'ailleurs beaucoup apprécié. Le repas. Pas la qualité de la conversation. Il semblait que rien ne pût briser l'humeur ténébreuse de son fils unique, ni combler le gouffre qui s'était ouvert avec sa belle-mère. Il éteignit les lumières du rez-de-chaussée et se dirigea pesamment vers l'escalier.

Il passa près de la chambre de son fils pour vérifier que sa lampe de chevet était bien éteinte. Il s'attendait à le trouver endormi, ses jambes maigres enroulées comme toujours sur sa couette. Il ne s'attendait pas à avoir une telle vision d'horreur.

Ils avaient bien remarqué ses sautes d'humeur de plus en plus fréquentes, avaient été les témoins impuissants de ses colères. Ils avaient constaté à quel point il était devenu solitaire. Mais ils avaient porté tout cela au crédit de l'adolescence, à son entrée progressive dans les eaux mouvementées de cet âge trouble. Ils ne s'étaient jamais doutés qu'il y avait plus que ça. N'avaient jamais compris à quel point son désespoir était grand.

Des semaines plus tard, en fermant les yeux il reverrait son corps osseux pendu à la barre du lit superposé, les bords d'une ceinture en cuir marquant son cou avec férocité. Il le vit, mais ne put d'abord y croire. Il se tint dans l'embrasure de la porte, figé, puis hurla si fort que sa femme accourut à une vitesse telle que ses mains rejoignaient le corps du jeune garçon en même temps que les siennes. Ils le soutinrent pour relâcher la pression tandis que le père se débattait avec la ceinture et tentait de la lui enlever. Il était inconscient. Respirait-il ? Ils ne pouvaient le dire. Il l'allongea sur le lit, lui prit le pouls, se pencha pour chercher son souffle. Il entendit sa femme marmonner sans répit : « Mais qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce qui s'est passé ? », panique et colère se mêlant dans sa voix. Comme s'il

le savait. Comme s'il était responsable. Comme s'il avait été dans la pièce et n'avait rien fait. Comme s'il avait lui-même mis en place ce jeu mortel qui avait viré au drame.

Lui, pour sa part, était encore moins cohérent. « Oh mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu », murmurait-il. Il touchait son visage, ses cheveux, sa bouche. Guettait le moindre mouvement de sa poitrine, appelait son souffle de toute son âme comme si le pouvoir de la pensée à lui seul pouvait le rendre à la vie.

La femme s'approcha pour observer les pupilles de l'enfant, posa ses doigts sur son cou. Elle avait l'habitude des suicides, une étrange compétence acquise au fil des ans. Elle avait travaillé dans une unité d'intervention pour mineurs et avait été la première à arriver sur les lieux de plusieurs tentatives de suicide. Et de deux succès. Elle était maintenant la chef d'équipe, la plus compétente et la mieux qualifiée d'eux deux dans tout ce qui touchait à ce genre de cas. Il avait assisté à des cours de premiers soins, mais c'était elle qui pouvait les guider, qui pouvait, par son expérience, interpréter les signes. Elle y avait été formée.

Mais elle était maintenant blanche comme un linge. « Il nous faut une ambulance ! », cria-t-elle, sa voix se brisant comme si elle était elle-même l'adolescente dans la pièce.

Il se força à se mettre debout et dévala les escaliers pour atteindre le téléphone. À son retour, il la vit alterner entre réanimation cardio-pulmonaire et bouche-à-bouche, ses mouvements brusques et dictés par l'urgence. Un nuage de désespoir se formait au-dessus d'elle. Il sut alors qu'il était trop tard. Il tomba à genoux et une lamentation déchirée s'échappa de son corps, aussi sauvage et cruelle que le vent qu'il avait ressenti ce jour-là, il y a deux ans, cette dernière fois où il avait marché avec le garçon et sa mère le long de l'arête désolée de Scafell

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

critique de sa voix.

« Dans notre Eglise », dit David avec fermeté. « Nous avons toute une équipe de conseillers, et des spécialistes que nous pouvons appeler en cas de besoin. Ils savent quoi faire dans ce genre de situation. » Il regarda Fiona, l'exhortant au silence.

« Comme vous voudrez », dit l'inspecteur, son incrédulité s'associant à celle qui se répandait sur le visage de Fiona.

Il se retourna pour quitter la pièce. « Pouvons-nous prendre l'ordinateur ? » demanda-t-il.

« Bien sûr », dit Fiona, désignant le bureau. « Combien de temps avez-vous besoin de le garder ? »

« Quelques jours seulement. Une fois que nous aurons repéré ce qui peut nous être utile, nous pourrions copier ces informations et vous le rendre. Ce sont ces sites internet que nous voulons atteindre. Certains sont hébergés en Grande-Bretagne, et nous espérons pouvoir les obliger à fermer. Et faire condamner ceux qui en sont l'origine.

« Est-ce que je dois dire à Colom que vous l'avez ? »

« Il ne vaut mieux pas. Dites-lui que vous l'avez emporté pour faire faire une mise à jour ; s'il fonctionne comme mon fils, il sera content d'avoir gagné en mémoire vive. »

« Alors, nous ne lui disons rien de tout ça ? »

« C'est le conseil que nous vous donnons. Du moins jusqu'à ce que vous puissiez en parler à un médecin ou à tout autre spécialiste de votre connaissance », regardant directement David. « D'après notre expérience, nous pensons qu'il est préférable que Colom ne sache rien de notre découverte. »

Elle acquiesça, muette.

« Une dernière chose. » Il se tourna vers son sergent et tendit la main pour récupérer la brochure qu'elle venait de tirer de la poche de son blouson. Le papier était blanc uni, le texte imprimé en noir et la couverture illustrée et colorée d'un mauve

sombre. Cela ressemblait à tout sauf à une brochure de vacances.

« Je sais que tout ça n'est pas facile pour vous. Vous aimeriez penser aux progrès de votre fils au football, vous demander s'il a une petite amie ou non. Pas comment faire face à... Quoi qu'il en soit, voici un livret qui vous permettra d'avoir quelques conseils. Des choses auxquelles faire attention. Des choses que vous pouvez faire pour augmenter ses chances, ou au contraire les diminuer, si vous voyez ce que je veux dire. »

En d'autres circonstances, Fiona aurait souri de voir l'inspecteur si gêné. Le genre d'homme qu'elle pouvait imaginer tirer un cadavre criblé de balles d'une benne à ordures sans même sourciller. Mais parler des émotions des enfants semblait demander une constitution plus robuste encore.

« Merci », acquiesça-t-elle, prenant conscience de l'énormité de la responsabilité qui reposait maintenant sur leurs épaules. Elle craignait la discussion qui viendrait, elle le savait, avec le départ des policiers.

Et en effet elle commença, sitôt la porte refermée.

« Je savais que nous n'aurions pas dû faire confiance à cette école », fulmina David, relâchant la colère qu'il avait précautionneusement contenue en présence de l'inspecteur. « Je savais que c'était une erreur de l'y envoyer. »

« Tu sais aussi que nous n'avions pas le choix. Pourquoi cela aurait-il un rapport avec l'école, d'ailleurs ? »

« Ce garçon, Daniel. Qui sait de quel genre de famille il vient ? Il a bourré le crâne de Colom avec ces idées, lui a montré ces sites. Nous n'aurions jamais dû les laisser devenir amis. »

Tu m'impressionnes, pensa Fiona, je te le concède. Pas même un moment de réflexion sur le fait que c'est peut-être Colom qui a donné à Daniel ces idées ; que c'est peut-être lui qui a trouvé ces sites et qui les a montrés à son ami. Elle frissonna à l'idée de ce que cela pouvait impliquer, si c'était vrai, terrifiée à l'idée

que l'inspecteur Michaels puisse en trouver des preuves. Elle était également effarée devant l'incapacité de David de s'en rendre compte. Mais elle ne lui avait pas montré les impressions des publications Facebook. Elle était la seule à avoir vu, noir sur blanc, de quelle cruauté leur fils était capable.

« Tu es injuste, David », dit-elle faiblement. « Nous ne savons pas si Daniel est responsable, ni sa famille, d'ailleurs. »

« Il y a bien un responsable, pourtant », fulmina-t-il, perdant tout sens des réalités.

Fiona manipulait la promesse de suicide. Repliait ses coins, l'enroulait et la déroulait. Elle avait l'impression que toutes les horloges de la maison s'étaient amplifiées, les mouvements des cristaux et de leurs machineries marquant le passage du temps de leur sceau, une partition jouée par un orchestre rugissant. Sa vie se modifiait sous ses yeux et devenait méconnaissable. Elle ne se souvenait même plus de ce qu'elle avait prévu de faire le lendemain. Elle devait d'abord décider de ce qu'elle devait faire avec son fils. Le surveiller. Lui mentir. Cacher les couteaux de la maison. Vider la pharmacie de toute pilule qui pourrait, de près ou de loin, lui permettre de mettre à exécution ses sombres desseins.

¹⁵ Elie Wiesel, *Dawn*, Hill and Wang, New York 2008.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

champ de mines que son amie l'invitait à traverser. « Je ne sais pas si ce serait une bonne ou une mauvaise chose, mais ce doit être son choix, pas le tien, et je dois le rencontrer au moins une fois pour savoir ce qu'il en est. Je ne peux pas encore te dire à quel point tu dois prendre cette menace de suicide au sérieux. Mais j'essaierai, s'il est d'accord. Tu dois savoir, pourtant, que ce ne sera pas facile. »

« Rien n'est facile en l'état actuel des choses. Est-ce que ça pourrait vraiment être pire ? »

« Sans doute pas. Mais si je passe du temps à parler avec Colom, s'il me le permet, il y aura certaines choses qu'il me dira qui te resteront inconnues, et dont je ne pourrai pas te parler. Et d'autres choses que je te dirai que tu aurais préféré ne pas entendre. Je ne pourrai pas aider Colom si je ne suis pas libre de poursuivre la conversation où qu'elle mène. Ce ne sera pas une expérience agréable. Pour toi, je veux dire. »

« Je comprends, Miriam. J'ai déjà pensé à ça. C'est exactement cette peur-là qui nous a empêchés si longtemps de voir la réalité en face. Mais je dois faire quelque chose. Pour le moment il ne parle à personne, nous ne le voyons que se traîner vers un seizième anniversaire qu'il ne verra peut-être jamais. »

« Et tu penses qu'il acceptera de me parler ? »

« Je pense qu'il pourrait être d'accord. Je n'en suis pas sûre. Il aura peut-être besoin de temps pour s'habituer à l'idée. C'est pour ça que j'ai besoin d'espace, que j'ai besoin d'être seule avec lui. J'ai besoin de lui laisser la place nécessaire pour qu'il fasse de nouveau confiance à quelqu'un, ou à moi, au moins. Quand il est chez nous, avec David à la maison, il... il se renferme sur lui-même. Je le sens s'éloigner de moi de plus en plus. Je ne supporte plus. Je ne le laisserai pas glisser hors de ma vie. »

Miriam sentit le désespoir dans sa voix, mais dessous, quelque

chose d'autre. Un courage de fer. Une part du feu dont elle se souvenait.

« Je veux vraiment t'aider, Fiona », dit-elle. « Je vais parler à Colom et essayer de comprendre où il en est. Mais il y a un problème... » Pouvait-elle annuler ce voyage ? Le différer encore ? Elle avait réservé le trajet en ferry trois jours auparavant. Il y avait des papiers dont elle devait s'occuper, du travail à faire à la maison. Elle avait fini par admettre qu'elle ne pouvait pas le reporter une nouvelle fois.

« Ce qu'il y a », dit-elle avec hésitation, « c'est que je dois partir dans quelques jours. Et je vais être absente plusieurs semaines. Je ne veux pas commencer un processus que je devrais arrêter quelques jours plus tard. Même à ce stade, je sais que si nous décidons de nous voir, j'aurai besoin de plus de quelques jours pour avancer. Je ne sais pas comment on pourrait faire. Je ne serai pas de retour avant cinq semaines, peut-être six. Pourras-tu attendre aussi longtemps ? »

Fiona ne répondit rien. Ce n'était pas nécessaire. Miriam se demandait comment elle pourrait supporter d'attendre quelques heures supplémentaires, alors six semaines... Quelque chose couvait en Colom dont on avait besoin de s'occuper immédiatement, pour le salut de sa mère, si ce n'était pour le sien. Sa décision de partir avait déjà fait avancer la crise, et augmenté son urgence. C'était déjà étonnant qu'elle ait tenu aussi longtemps.

« Je comprends. Je n'aurais pas dû te déranger. Pardonne-moi », dit Fiona, essuyant ses larmes et invoquant la puissance surnaturelle dont elle aurait besoin pour quitter la pièce sans s'effondrer définitivement. « C'est que, je ne savais pas à qui parler. »

« Je suis tellement désolée, Fiona. Peut-être que je peux te trouver quelqu'un de disponible pour une plus longue période.

Je peux peut-être t'arranger un rendez-vous à ton retour. Je pense que tu as absolument raison, il te faut du temps et de l'espace avec Colom. Ça lui prendra plusieurs jours pour arriver à parler de ce qu'il ressent. Et ce doit être dans un lieu de paix, loin de la pression qu'il peut ressentir à la maison ou à l'école. C'est tellement dommage que tu ne puisses pas... »

Elle s'arrêta au milieu de sa phrase. C'était comme le verrou d'une serrure glissant parfaitement dans son barillet, les dernières notes d'un ballet coïncidant avec les mouvements gracieux des danseurs. Elle sut tout de suite que ça pouvait marcher. Plus elle y pensait, plus sa confiance grandissait. Deux mondes, deux projets, deux priorités se couplant en une même et imprévisible synchronicité. Elle attendit une objection, une raison convaincante de contredire son intuition. Aucune ne lui vint. Les meilleures décisions sont souvent celles prises sur le fil, dégagées du poids d'une analyse trop approfondie. Un battement de cils. Parfois il vous faut seulement en prendre le risque.

¹⁷ Tony Hillerman, *Coyote Waits*, Harper NY, 2009.

¹⁸ NdT : livre de la célèbre Maeve Binchy, romancière et chroniqueuse irlandaise morte en 2012.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

À l'époque, Billy croyait que les gouttes de pluie étaient des prières non exaucées qui retombaient sur la terre ²⁰.

La plage était déserte et jonchée d'algues. Miriam leur avait expliqué qu'elles étaient retirées en prévision de la saison estivale, mais qu'on les laissait s'accumuler sur la plage durant l'hiver. Elle s'était également excusée de la forte odeur qui régnait sur le port, emportée par le vent certains jours, mais s'y attardant la plupart des autres. Fiona compta une bonne vingtaine de bateaux à l'ancre, un mélange de barques et de petits navires de pêche. La plus humble timonerie protégée du gros temps par une cabine était ici un équipement aussi rare que sophistiqué. La plupart des embarcations étaient de simples barques, toutes chargées de filets et de flotteurs. Ce n'était plus un port aussi actif qu'il avait dû l'être, mais la pêche restait l'occupation principale.

Une jetée s'avancait de quelques deux cents mètres et protégeait la baie. Le côté mer était constitué d'un grand mur de pierre dont l'intérieur était équipé d'escaliers métalliques rouillés qui ponctuaient la digue à intervalles réguliers. Fiona sentit le vent se faire plus mordant comme elle s'éloignait du rivage. L'air était humide. Son manteau était chaud, mais le vent lui brûlait les joues et un froid insidieux commençait à lui engourdir les doigts. De sa gauche venait un martèlement incessant et régulier : le sourd grondement de l'océan sur les rochers. Des flaques d'eau parsemaient la surface inégale de la

jetée. Les anneaux de métal rouillé fixés dans la pierre étaient là pour témoigner de la puissance corrosive des éléments.

Elle se retourna pour observer le village, comme le verrait un marin qui rentrerait au port. Un amas de pierres grises et de maisons peintes de blanc dont le bleu des volets se démarquait nettement, même en hiver. Derrière, d'autres rangées, plus erratiques, s'avançaient sur la colline. Cela donnait l'impression d'un village qui se serait développé au fur et à mesure, chaque nouvelle maison s'accolant à une plus ancienne, une mêlée de foyers trouvant refuge dans leur intimité réciproque. On apercevait, au loin, les maisons les plus récentes, abritées des aléas du temps par leurs braves ancêtres plus robustes. Elle voyait les nuages s'étendre au-dessus des toits inégaux, d'épais renflements qui se ramassaient sur eux-mêmes et remplissaient le ciel comme une meringue immense. Elle voyait du gris et du blanc, des bandes de mauve pâle, de sinistres accents d'un noir de suie. Le village semblait bien plat contre ce plafond tumultueux, ses constructions prises en étau entre le pouvoir de l'océan et l'immensité du ciel. Des deux côtés du village s'étendaient de petites plages faites de sable, de vasques de pierre et d'algues omniprésentes. Un chemin côtier suivait le rivage comme un trait de crayon délimitant le bord du monde. Elle ne pouvait dire si les larmes qui apparaissaient aux coins de ses yeux étaient le fait du vent ou de la lente émergence de son propre désespoir. Elle pensa un moment à prier, mais aucun mot ne vint. Que pouvait-elle dire ? Elle ne savait même pas pourquoi elle était là, encore moins ce qu'elle attendait du lieu. Quelques jours plus tôt elle était à Londres, ne sachant plus quoi faire, et aujourd'hui elle était là, au milieu d'étrangers, dormant dans une maison qu'elle ne connaissait pas, vulnérable et perdue dans un village de villégiature désert qu'elle n'aurait certainement pas choisi pour passer ses vacances. Et que dire de

Colom ? Tout cela la désespérait. Quelle genre de mère était-elle pour lui ? Elle l'avait fait monter dans la voiture pour l'emmener loin de chez lui, sans plus d'explications et avec deux cinquantenaires pour seule compagnie. Quelle que soit l'aventure qu'elle lui proposait, il ne l'avait pas choisie. Elle se demandait si cet endroit serait pour eux un tremplin pour se relancer ou un gouffre dans lequel se perdre.

Elle se retourna et vit une voiture de police entrer sur le parking. Déjà ? Si vite ? Deux gendarmes en sortirent, deux jeunes femmes. Le vent leur ébouriffait les cheveux. Elles se dirigèrent vers le café, dont la lumière semblait chaude et accueillante dans la demi-pénombre hivernale. Fiona commença à marcher en direction de l'établissement et elle put voir qu'elles s'y entretenaient avec quelqu'un. Trop vite, elles en ressortirent. Elle changea de direction, murmura un « Bonjour » étouffé par le vent et les dépassa pour s'abriter sous l'arrêt de bus. Elle ne savait pas si les bus circulaient l'hiver, encore moins si l'un d'entre eux était prévu à cette heure. Elle retint sa respiration, s'attendant à ce qu'elles s'approchent d'elle, mais elles regagnèrent leur voiture. L'une d'elles, la conductrice, s'engouffra directement dans la voiture. L'autre hésita un moment et regarda en direction de Fiona, par-dessus le toit du véhicule. Pendant un instant qui lui parut interminable, elle sembla s'apprêter à dire quelque chose, ou à venir la voir. Fiona évita son regard, faisant mine d'être à la recherche de quelque chose dans son sac. Elle entendit le moteur démarrer et leva les yeux vers la voiture tandis qu'elle s'éloignait.

Un sentiment de soulagement la submergea, en même temps qu'une douloureuse prise de conscience de sa situation. Elle les laissa s'éloigner puis traversa rapidement la rue pour atteindre le panneau d'informations. On pouvait y voir un avis de recherche : un agrandissement de mauvaise qualité de la photo d'un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

maintenant. Une vivacité soudaine, défensive.

« Pas maintenant, non. Peut-être demain, ou après-demain. Peut-être un peu chaque jour. Je lui ai dit que je ne le ferais que si tu étais d'accord. Qu'est-ce que tu en penses ? »

Il pesa la proposition.

« Comme une psychologue, tu veux dire ? Comme à l'école ? »

« Quelque chose comme ça. Mais ici, et seulement quand toi, tu le voudras. Ce sera à toi de décider si tu veux poursuivre une discussion ou si tu préfères l'arrêter. »

Il y réfléchit profondément, déplaçant sa tasse vide en lui faisant décrire un arc de cercle sur la table, d'abord avec un doigt, puis la faisant revenir avec l'autre.

« D'accord, ça me va », dit-il. « Merci pour le chocolat. »

Et il repartit dans la chambre qui, en à peine vingt-quatre heures, était devenue son sanctuaire.

Elle était satisfaite de sa réaction. Cela n'avait pas été facile de le faire parler, mais pas plus difficile que n'importe quel garçon de quatorze ans à qui elle avait eu affaire. Et il avait été poli. Il l'avait remerciée pour le chocolat. Il n'avait pas toujours évité son regard. Il avait considéré sa proposition avec prudence et lui avait donné une réponse réfléchie. Qu'est-ce qui n'allait pas dans ce tableau ?

Elle eut une partie de sa réponse l'après-midi même. Fiona revint avec une belle miche de pain complet, un sac d'oignons et de carottes et un mixeur plongeant trouvé sur les rayons du supermarché. Elle appela son fils deux fois. Une fois quand la soupe se mit à bouillir sur le feu, et une autre quand elle fut servie dans les trois bols. Deux fois, un impatient « j'arrive » se fit entendre, mais rien d'autre.

Les deux femmes commencèrent le repas en silence, attendant l'apparition de Colom. Il ne descendit pas, et Fiona laissa Miriam faire la vaisselle tandis qu'elle montait pour lui parler.

La maison resta silencieuse pendant un moment, avant que des cris ne se fassent entendre depuis l'étage.

La voix de Colom : « Je t'ai dit que j'arrivais, et j'arrivais. »

Puis des murmures, Fiona tentant de ne pas élever la voix.

« Je ne suis pas obligé de manger. Je mangerai si j'ai faim. Je ne suis pas obligé de faire tout ce que tu veux que je fasse. »

Fiona, plus fort maintenant. Quelque chose d'inintelligible, puis « ... impoli envers Miriam. Elle est très gentille de nous laisser venir ici. Et s'il te plaît, arrête de crier. » Cette dernière requête émise elle-même en criant.

« Je n'ai pas demandé à venir. C'était ton idée, pas la mienne. » Toujours plus fort, perdant tout contrôle. « Je ne veux même pas être là. Je ne veux aller nulle part avec toi. Je hais cet endroit, et toi aussi, je te hais. »

Une porte qui claque. Puis, pendant quelques minutes, rien d'autre qu'une discussion étouffée. Enfin, les pas de Fiona qui redescendait honteusement des escaliers.

« Je suis vraiment désolée, Miriam », dit-elle à l'instant où elle entrait dans la pièce.

« Tu n'as pas à l'être », la rassura son amie. « Il est fatigué. Il y a beaucoup de choses auxquelles il doit penser. Ça lui arrive souvent ? »

« Assez souvent. Pas tous les jours, mais plusieurs fois par semaine. Il pleure, maintenant, il est couché dans son lit. Il ne veut plus me voir pour l'instant. » Elle se tint un moment au pied de la rampe, voulant remonter, mais sachant qu'il était inutile de le faire.

« Viens t'asseoir », dit Miriam avec douceur. « Laisse-le se calmer. »

« C'est ce que je fais, à chaque fois. Il n'y a rien d'autre que je puisse faire, d'ailleurs. Je le laisse se calmer une heure ou deux, puis c'est comme si rien ne s'était passé. Je ne suis pas sûre que

ce soit le meilleur moyen de gérer ça, mais c'est le seul qui nous laisse encore un espoir de paix. C'est pire avec David. Je ne peux pas les laisser seuls sans risquer la troisième guerre mondiale. La plus petite chose, un commentaire, une demande, la plus infime des critiques d'un côté comme de l'autre, et c'est la guerre. »

Miriam approcha son siège et posa sa main sur le bras de Fiona.

« Et si ce n'est pas l'holocauste nucléaire, c'est la guerre des zombies », dit Fiona. « Je ne sais pas ce qui m'effraie le plus, sa colère ou sa passivité. »

« Je sais ce qui devrait le plus t'effrayer, en tout cas », dit Miriam à voix basse. « Colère, rage, haine, ils sont tous préférables à l'indifférence. Il a besoin de te faire savoir ce qu'il ressent. »

La tête de Fiona était appuyée dans ses mains. « On a tellement mal géré tout ça », bredouilla-t-elle entre ses doigts.

« C'est peut-être vrai », dit avec chaleur son amie. « Mais tu es ici maintenant parce que tu veux résoudre ce problème. Et tu y arriveras, Fiona. Ça passera. »

« J'espère », soupira Fiona. « Ça fait tellement longtemps. J'ai oublié à quoi ressemblait une vie de famille normale. »

Elles s'assirent un moment sans rien dire, dans un silence si parfait que les sons distants de la mer se firent perceptibles jusque dans la pièce. Un rythme que Miriam connaissait aussi bien que celui de son propre cœur. Le rythme qui l'avait bercé, dans cette même chambre, aux pires moments de sa vie, alors qu'elle avait cessé de croire qu'elle serait jamais heureuse à nouveau. Thierry, alors, l'avait beaucoup aidée. Mais c'était cet endroit qui l'avait sauvée. La sûreté de ses marées et de ses saisons, le ferme refus de l'océan d'interrompre son cycle, quelle que soit l'urgence de toute tragédie personnelle. Elle

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

bien du mal à faire mieux qu'étaler l'eau sur le pare-brise détrempé. Elle s'empara d'un levier de vitesse horizontal qui sortait directement du tableau de bord et se terminait par une poignée ronde. L'embrayage crissa quand elle enclencha la marche arrière. La voiture fit une large embardée, puis se lança en rebondissant sur la route, cahotant à chaque modification du niveau du sol.

« C'était la voiture de ma mère », dit-elle. « Quand elle est morte, elle est simplement restée ici avec la maison. J'ai une amie qui l'utilise pendant l'hiver et s'occupe de l'entretenir pour s'assurer qu'elle n'est en mesure de tuer personne. Elle n'est pas là cette semaine, alors elle est à nous pour l'instant. Qu'est-ce que tu en penses ? »

« Ça va », répondit-il. Succinct, mais elle devina la faible lueur d'un sourire.

Ils quittèrent le village et se dirigèrent vers le cap. La route suivait les contours de la côte, à une cinquantaine de mètres du bord de la falaise. Une fois sorti de l'abri que prodiguait la ville, le vent avait commencé à secouer la voiture. Elle conduisait avec prudence, mais voyait Colom s'agripper à la poignée de la porte, son autre main ancrée au rebord du siège. Les suspensions d'une Renault 4 demandaient toujours un temps d'adaptation au novice. Elle se demandait comment il se sentirait un peu plus loin, quand la route se rapprocherait encore des falaises.

Ils coupèrent par les terres, passant par le petit village sinueux de Kerne, et arrivèrent à Quiberon par une route secondaire. Colom attendit dans la voiture tandis qu'elle déposait une lettre chez le notaire et qu'elle faisait un crochet par la Poste. Ses courses faites, elle rejoignit les falaises, empruntant cette fois la Côte Sauvage depuis les limites de la ville, non loin de Port Maria.

Elle lui désigna les différents points remarquables des

alentours, lui expliquant que la route côtière se poursuivait tout le long de la Côte Sauvage, depuis Port Maria jusqu'à Portivy. Ils passèrent devant le restaurant Le Vivier, le seul bâtiment proche de la falaise toujours en activité. Il assimila les informations qu'elle lui donnait en produisant tout un éventail de haussements d'épaules approbateurs. Elle commençait à connaître le code.

Elle laissa les commentaires de côté et ils roulèrent un moment en silence.

« Peut-on parler pendant qu'on roule ? », demanda-t-elle finalement.

Il haussa les épaules. Affirmatif.

« Ça t'embête d'être ici ? L'école ne te manque pas ? Tes amis ? »

Un autre haussement d'épaules. « Je m'en fiche », répondit-il. Pas de colère, une simple affirmation. Sa déclaration de non-engagement.

« Tes parents t'ont-ils déjà parlé de ta naissance ? », demanda-t-elle. « Comme ta mère a souffert, comment ça s'est passé les premiers jours ? »

« Pas vraiment. »

Elle pensait qu'il n'en dirait pas plus, mais fut surprise de voir que d'autres mots prenaient la suite. Une aisance qui la mit sur ses gardes, les émotions d'un adulte qui filtraient à travers la façade de l'adolescent.

« Ils ne m'en ont jamais beaucoup parlé. Ils m'ont dit où j'étais né et quand, mais pas plus. Elle avait l'habitude de me chanter cette affreuse chanson, celle qui parle d'anges chantant le jour de ma naissance, juste parce qu'ils voulaient être près de moi. Tu vois laquelle ? »

« J'ai bien peur que oui. » Elle n'allait pourtant pas admettre qu'elle avait l'album chez elle, ou expliquer qu'elle avait écrit

un papier de recherche sur le combat de Karen Carpenter contre l'anorexie.

« Elle me la chantait à chaque anniversaire. Chaque année elle s'arrangeait pour faire ce petit discours à un moment de la journée. Si elle n'avait pas trouvé le temps, j'y avais droit au moment de me mettre au lit. »

« Et que disait-elle ? » Elle se tourna brièvement pour le regarder dans les yeux, écoutant avec attention. Elle se retourna de nouveau vers la route.

« Que ce jour, plus que tout autre, était un jour de fête. » Sa voix était devenue monotone, comme s'il récitait de mémoire. « Car en ce jour, il y a plusieurs années, un miracle s'est accompli qui a changé la face du monde. La naissance de Colom David Dryden. »

Il marqua une pause pour l'effet théâtral.

« C'est peut-être le seul moment où elle utilisait mon nom complet. Ça rendait le discours plus sérieux, en quelque sorte. »

« Et qu'est-ce que ça te faisait ? »

« Du bien, pendant un moment. Je pensais que je devais être le garçon le plus chanceux sur terre, d'être aimé comme ça. J'étais triste pour les autres enfants de l'école qui n'avaient pas maman et papa comme parents. Elle me disait que me voir pour la première fois avait été le plus grand bonheur de sa vie, et que peu importe ce qui pouvait arriver, personne ne pourrait jamais lui enlever ça. »

Il se tut. Les sons conjugués des roues sur la route, de la pluie sur le toit et des essuie-glaces poursuivant leur futile combat pour sécher la vitre saturaient l'habitacle. Miriam regardait la route, ralentissant dans les virages qui les faisaient tutoyer les courbes ondoyantes des baies et des criques. Elle se demanda si la conversation était terminée. Mais Colom poursuivit, un murmure silencieux se concentrant pour former des mots.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

fort, jusqu'au monument, comme nous venons de le faire. Il pleuvait aussi ce jour-là, plus fort encore. J'ai pensé à mon grand-père qui avait passé les derniers instants de sa vie entre ces murs glacés, et j'ai pensé à mon père, livré à lui-même. C'est là que j'ai su que je resterais, que la gratitude que je ressentais pour chaque bouffée d'air qui remplissait mes poumons s'exprimerait par le fait de remplir mes poumons de cet air d'ici, pour le restant de mes jours. Après avoir décidé de rester, j'ai réalisé que c'était ce que j'avais toujours voulu, que ça avait toujours été mon intention la plus profonde. »

« Mais pas comme patron de café ? »

« Au début, je n'ai pas eu d'autre choix que de faire de mon mieux pour garder le café. Puis j'ai rencontré Pierre. Il est venu en vacances ici. Il venait de sortir du circuit d'haltérophilie avec les poches pleines et une faiblesse au cœur. Il venait régulièrement au café et me disait combien il enviait ma vie. Vivre toute l'année dans cet endroit magnifique, servir des verres et des repas aux touristes et aux locaux. Après deux semaines, juste avant qu'il ne retourne à Paris, je l'ai pris au mot et j'ai proposé de lui vendre l'affaire. Pas de la lui donner, il n'aurait de toute manière pas accepté, mais de la lui vendre un bon prix. Je ne savais pas s'il avait pris ma proposition au sérieux, mais il est revenu de Paris un mois plus tard avec un ami qui travaillait dans l'immobilier. Ils ont fait le tour des lieux, ont parlé affaire, et il m'a fait une offre deux jours plus tard. J'ai accepté sans hésitation. Pierre est arrivé six mois plus tard et j'ai acheté la maison d'à côté, qui était vacante, avait besoin d'être rénovée et était parfaite pour faire un atelier et une petite galerie. Pierre a encore amélioré le café et a engagé un chef suisse pour s'occuper des repas en été. Il gagne bien, est aimé des gens et, autant que je sache, il est comblé par sa nouvelle vie. »

Sans y penser vraiment, ils s'étaient remis à marcher. Ils

approchaient maintenant du village et sentaient l'odeur de fumée des feux qui brûlaient dans les quelques maisons occupées à l'année. Ils parcoururent Portivy en silence jusqu'à l'endroit où leurs routes se séparaient. Fiona se retourna vers lui.

« Merci », dit-elle, « merci d'avoir partagé tout ça avec moi. C'est fascinant, et je comprends mieux maintenant pourquoi tu es tellement attaché à cet endroit. »

« Merci à toi », répondit-il, « pour ta compagnie et tes excellentes questions ». Il s'inclina légèrement, l'élégance française perçant sous le costume bohème de l'artiste. « On se revoit demain pour un café ? »

« Avec plaisir. À demain, alors. » Elle se détourna pour regagner la colline. Elle ne s'était pas retournée, mais si elle l'avait fait elle aurait vu qu'il ne s'était pas remis en marche, mais qu'il restait là, immobile, à la regarder s'éloigner.

Plus tard, dans la soirée, elle prit une douche avant de se mettre au lit. Comme l'eau chaude la caressait et l'apaisait, elle pensa à son corps et se demanda depuis combien de temps personne ne l'avait touchée autrement que pour la forme.

²⁴ Alan Watts, *In my Own Way*, New World Library, San Francisco 2007.

²⁵ NdT : Personnages d'une série télévisée de la BBC pour enfants.

La quantité d'eau en perpétuelle suspension dans l'atmosphère serait suffisante pour produire une précipitation d'à peu près deux centimètres et demi sur toute la surface du globe ²⁶.

Les jours suivants, la pluie s'installa pour de bon. Le ciel s'était rempli de nuages gorgés d'eau glacée. Fiona n'avait jamais observé autant de sortes de pluies différentes en un si court laps de temps. Si les Eskimos avaient plus de cinquante mots pour décrire la neige, les Bretons devaient en avoir une bonne centaine pour la pluie. Trois sortes de précipitations lui étaient maintenant particulièrement familières. La première était celle qu'elle aurait tendance à appeler crachin : une fine brume de gouttelettes qui planaient sur le pays et sur la mer, ou dérivait en courants et en tourbillons forgés par les vents changeants. La particularité de cette forme apparemment bénigne était ici la quantité d'eau qu'elle délivrait. Quelques minutes d'exposition pouvaient équivaloir à une immersion complète dans l'élément liquide, comme si la mer elle-même avait été prise et relâchée directement sur le village. La seconde forme de précipitation qu'elle commençait à bien connaître était plus forte, plus verticale et formait de grosses gouttes bien distinctes. Elle lui semblait la plus familière, car elle lui faisait penser à la pluie canadienne, le poids de l'eau exprimé par la forme du point d'impact de chaque goutte. Le résultat de l'opération lui faisait toujours penser aux toiles de Jackson Pollock.

Le troisième type, elle l'avait expérimenté la dernière fois dans

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Quelle heure est-il ? »

« Il est une heure passée », dit Fiona d'un air coupable.

« Pas étonnant qu'il fasse si froid, ici. J'ai besoin de me mettre au chaud dans mon lit. Tu as passé une bonne soirée ? »

« Oui », répondit Fiona. « C'était vraiment une belle soirée. Thierry est... » Mais elle ne put terminer sa phrase. Elle ne parvint pas à trouver les mots convenables.

« Thierry est un homme très bon », compléta Miriam. « Il a été un véritable frère pour moi, davantage que mon propre frère, même quand il était en vie. Si j'avais dû me poser la question, j'aurais dit que vous deux iriez bien ensemble. »

Il y eut un silence, un carrefour dans la conversation devant lequel il était impossible d'avancer sans faire de choix. Fiona alluma la lumière du salon.

« Miriam », dit-elle d'un ton embarrassé, « Je... » Mais elle cala encore. Elle ne savait pas comment finir sa phrase. Son amie vint à son secours et posa sa main sur son bras avec douceur.

« Fiona », dit-elle, « tu n'as pas à t'expliquer. Je ne suis pas là pour te juger. Je tiens beaucoup à toi et je ne veux pas te voir blessée, ni lui, d'ailleurs. Et bien sûr je pense aussi à Colom. Mais tout ça ne change rien au fait que tu es seule maîtresse de tes choix. Je ne veux surtout pas que tu te sentes obligée de me rendre des comptes de quelque manière que ce soit. »

« Je sais. C'est une des choses que j'apprécie chez toi. Merci. » Elle voulait poursuivre, expliquer que rien ne s'était passé entre elle et Thierry, qu'ils avaient parlé, qu'ils aimaient passer du temps ensemble et que oui, elle faisait face à des pensées et à des choix qu'elle n'aurait jamais cru devoir considérer, des choix qui la terrorisaient. Mais qu'il n'y avait rien d'autre pour le moment. Elle ne trouvait pas les mots pour s'exprimer. Au lieu d'une explication maladroite, un silence embarrassé remplit

l'air froid de la pièce.

Puis Fiona se rendit compte qu'elle n'était peut-être pas la seule personne de la pièce à ne pas parvenir à s'exprimer. Le fait que Miriam ait pu l'attendre délibérément ne lui avait pas d'abord effleuré l'esprit. Son amie n'avait jamais eu de mal à la regarder dans les yeux, et sa franchise avait toujours été le signe caractéristique de sa confiance en elle. Mais son regard était maintenant fuyant.

« Est-ce qu'on peut parler ? », dit-elle nerveusement, comme si elle avait été celle qui avait joué les lycéennes frivoles.

« Bien sûr », dit Fiona, s'asseyant auprès d'elle, subitement plus sobre et un peu effrayée. « Qu'y a-t-il ? »

« Je ne t'ai pas dit toute la vérité, Fiona, et je crois que le moment est venu de le faire. » Elle était pâle et ses cheveux étaient ébouriffés de cette sieste impromptue sur le canapé. Fiona lui vit des cernes qu'elle n'avait encore jamais remarqués. Elle vit pour la première fois le poids de son âge.

« J'ai quelque chose à te dire, et j'aurais besoin que tu comprennes. Il me faut commencer par te parler de mon frère. Je t'ai déjà parlé de Jean-Pierre ? »

Fiona fit non de la tête.

« J'ai grandi ici avec ma mère et mon frère », commença Miriam. « Mon père est mort d'un cancer quand j'étais encore enfant. Jean-Pierre avait dix ans de plus que moi, et en quelque sorte il s'en est mieux remis. Mais il buvait trop, dès l'adolescence, et au moment où il a été assez mûr pour s'en rendre compte, il était déjà devenu alcoolique. Il travaillait toujours, mais sa vie, sur terre comme sur mer, était gouvernée par l'alcool. Il était toujours soit saoul, soit sobre et d'une humeur massacrate. »

« Il est décédé, aujourd'hui ? » Elle avait gardé son manteau. Miriam, pour sa part, avait enroulé une couverture sur ses

épaules.

« Il a eu un accident de moto au début des années 70. Il avait pris l'habitude de faire la course avec le train. Si le train l'obligeait à s'arrêter au passage à niveau de Penthievre, il essayait de le rattraper avant Saint-Pierre. Puis il l'attendait de nouveau avant de relancer la poursuite jusqu'à Saint-Julien. C'était un jeu stupide, et il était le seul à y jouer. Je pense qu'il était souvent éméché quand il faisait ça. Boire ne l'a jamais empêché de conduire. La nuit où il est mort était une nuit pluvieuse, et soit qu'il ait été un peu moins rapide, soit que le train ait été légèrement plus rapide que d'habitude, à l'approche de Saint-Julien il était devenu clair qu'il ne passerait pas. Ils disent qu'il a essayé de freiner, mais qu'il a dérapé sur la route détrempée et qu'il a perdu le contrôle de la moto. Il s'est encastré sous les roues du train et a été traîné sur une trentaine de mètres avant que l'épave ne fasse s'arrêter le train. Il n'avait aucune chance. Ils ont dépêché une ambulance depuis Auray, mais tout le monde savait qu'il était mort avant qu'elle n'arrive.

« Ça a dû être horrible pour toi, de perdre ton père et ton frère. »

« Pire encore pour ma mère. Jean-Pierre était tout pour elle. Elle ne voyait aucun de ses défauts, bien que pour les autres ce fût très clair. Quand il est mort, elle a insisté pour porter plainte contre le conducteur du train, bien que le rapport de police l'ait clairement mis hors de cause. Il ne pouvait rien faire, face à tant de stupidité. Mais ma mère n'était pas du genre à se satisfaire d'une telle réponse. Pour elle, le conducteur de train lui avait enlevé son fils adoré. Elle n'est plus montée dans aucun train à partir de ce jour. Elle a transformé cette maison en un sanctuaire dédié à la mémoire de Jean-Pierre. Elle restait assise dans le noir, entourée de photos de lui, dans l'attente de sa propre mort, qui seule pourrait la ramener auprès de lui. C'est la raison pour

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

escaliers, il y a une heure environ. J'ai pensé qu'il avait dû descendre pour se servir un verre d'eau ou quelque chose à manger. Il a à peine mangé, hier. Quand je me suis réveillée à nouveau, la maison semblait étrangement calme, alors je suis descendue pour voir. Aucun signe de lui, et la porte n'était pas fermée à clef. Je l'avais verrouillée avant de monter me coucher. Où penses-tu qu'il puisse être allé ?

« Où ? Mais je n'en ai aucune idée. À quoi pense-t-il ? Non Miriam, s'il te plaît, pas la police. Pas la police, s'il te plaît. »

Miriam avait son téléphone portable en main et s'apprêtait à composer un numéro.

« Non, j'appelle Thierry. Il nous aidera, et il connaît ce village comme sa poche. Lui et Colom ont passé du temps tous les deux, il a peut-être une idée d'où il a pu aller. Mais pourquoi pas la police ? »

« C'est compliqué. Je vais tout t'expliquer, je te le promets. Mais s'il te plaît, ils ne doivent pas savoir que nous sommes là. »

Miriam hésita. Elle voulait en savoir plus, mais elles avaient d'autres priorités pour le moment. « D'accord », dit-elle avec hésitation. « Mais Fiona, si nous ne l'avons pas retrouvé d'ici une heure, il faudra les appeler. C'est dangereux, par ici. »

Thierry décrocha. Elle lui expliqua la situation en quelques mots brefs et directs, puis se retourna vers Fiona.

« Il nous rejoint au parking dans cinq minutes. Des torches. Il nous faut des lampes de poche. Sous l'évier de la cuisine. »

Fiona fouilla en suivant ses indications et en trouva deux en état de marche.

« Tu as des piles de rechange ? », demanda-t-elle sans se retourner.

« Dans le tiroir à côté du four, il devrait y en avoir un paquet neuf. »

Miriam était déjà emmitouflée jusqu'au cou dans son manteau, avec deux écharpes et s'était vissé son chapeau de laine sur la tête. Fiona l'imita, bien qu'elle n'ait pas de chapeau et le regrette aussitôt qu'elles commencèrent à s'enfoncer dans la nuit. Le vent hurlait. Thierry les attendait sur le parking, torche en main. La nuit était fraîche et la brise salait leurs peaux comme un exfoliant. De petits amas de nuages poussés par le vent passaient devant une lune pleine aux trois quarts, et la nuit hésitait entre l'obscurité totale et une faible et pâle lumière. Derrière le son du vent, on entendait le rugissement plus profond de la mer.

« Qu'est-ce qu'on fait ? » demanda Fiona alors qu'ils se hâtaient à travers le parking désert. « Doit-on se séparer ? »

« Pas question de te laisser seule, Fiona », dit Thierry. « Tu as autant de chances de te perdre toi-même que de retrouver Colom. Avant tout nous devons vérifier les chemins côtiers. Pour le moment il vaut mieux effectuer les recherches à pied. Je pense que la côte est son choix le plus probable. C'est l'endroit vers lequel tout le monde se dirige, ici, et à la lumière de la lune, c'est le chemin le plus éclairé. Je vais chercher du côté du fort. Vous deux, vous restez ensemble et vous allez jeter un coup d'œil du côté de la Côte Sauvage. Marchez jusqu'au poste de douane et revenez si vous ne l'avez pas vu en route. Alors seulement nous utiliserons la voiture pour aller voir plus loin. J'ai mon portable avec moi, Miriam, appelle-moi dès que vous avez du nouveau. Je ferai la même chose. Rendez-vous ici dans une heure, si nous n'avons rien trouvé nous essaierons la route de Saint-Pierre. »

Il parla ensuite à voix basse et en français à Miriam, mais Fiona en entendit assez pour comprendre ce qu'il demandait. Elle reconnut le mot « police », vit qu'il n'était pas convaincu par la réponse donnée par Miriam. Elle vit également le regard

que lui lança son amie, et qui fit taire ses questions.

Ils se mirent en route. Fiona se sentait désarmée, stupide et perdue. Elle suivit Miriam le long de la façade portuaire. Elles passèrent le Café du Port et la maison de Thierry, puis rejoignirent le début du chemin côtier. Les lampes de poche furent utiles pour trouver le sentier, mais ne leur permettaient pas de voir bien plus loin. Leur vision dépendait des percées intermittentes de la lune. Elles parlaient peu, employant leur énergie à scruter les terres accidentées et le front de mer proche. Aucune direction ne leur offrit l'espoir qu'elles attendaient.

« Je sais que Thierry nous a dit de n'aller que jusqu'au poste de douane », dit Miriam comme elle grimpait le long de la colline où le chemin quittait la plage et commençait à monter vers la lande, « mais continuons jusqu'à la table de pierre. Colom y est resté un moment l'autre jour, il est peut-être retourné dans cette direction. »

La réponse de Fiona ne fut qu'un grognement, à peine audible à travers le bruit du vent et des vagues.

« Ça va ? »

« Je crois. J'ai juste besoin de le retrouver, Miriam. Si quoi que ce soit lui arrive, je... »

Miriam s'arrêta et se retourna vers son amie.

« N'y pense même pas », la coupa-t-elle. « Il est quelque part, là dehors, et le plus probable est que nous n'allons pas tarder à le trouver et qu'il nous dira être sorti pour aller marcher un peu. L'endroit peut être dangereux, Fiona, mais il n'a pas nécessairement à l'être. S'il peut discerner correctement les chemins, il n'y aura pas de problème. »

« Sauf si ce n'est pas ce qu'il a en tête. Et s'il tentait de... »

Miriam posa sa main sur le bras de son amie. « Il faut qu'on le trouve », dit-elle. « Nous n'avons besoin de penser à rien d'autre pour le moment. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

toit de la maison était trop bas, les murs trop rapprochés. Elle fit demi-tour et descendit les escaliers. Elle récupéra l'écharpe qu'elle avait déposée sur une chaise et récupéra son manteau au crochet. Elle poussa la porte et s'abandonna à la merci de l'obscurité et à la profondeur du ciel nocturne.

Déjà au lit, Miriam entendit la voiture démarrer. Elle savait que quel que soit le secret que Fiona devait révéler, elle seule pouvait le faire. Ce combat, elle seule pouvait le mener.

³¹ Libba Bray, *A Great and Terrible Beauty*, Ember Publishing, NY 2003.

Une fois que la pluie se met à tomber, il est difficile de lui dire de s'arrêter³².

Fiona conduisit sans réfléchir, sa seule décision étant de ne pas suivre la route côtière le long de la Côte Sauvage. Elle rebondit sur le passage à niveau et arriva à la route principale. Le feu passait au vert comme elle approchait de l'intersection. Elle tourna instinctivement à droite, vers Quiberon.

Elle avait l'impression d'être un fantôme dans une ville morte. Les magasins et les maisons étaient fermés à double tour. Elle ne savait pas où elle allait, mais repéra un panneau indiquant l'aérodrome et le suivit. Lui aussi était silencieux et plongé dans l'obscurité : fenêtres fermées, avions cloués au sol, leurs ailes couvertes de toiles. Après avoir dépassé l'aérodrome, elle vit un panneau qui indiquait la Pointe du Conguel, la falaise la plus septentrionale de Quiberon. Les routes étaient plongées dans le noir maintenant qu'elle avait quitté les lampadaires de la ville. Elle roula aussi loin que possible et s'arrêta sur le parking de la pointe, le capot de la voiture face à la mer.

Elle sortit, enfila son manteau et serra son écharpe autour de son cou. Elle ferma la voiture sans réfléchir, bien qu'il n'y ait personne ici pour la voler. Elle fut frappée par le volume du bruit électronique qui, d'un coup de clignotants, lui indiquait que l'habitacle était effectivement verrouillé. Elle observa la lumière du plafonnier diminuer puis s'éteindre quelques secondes plus tard, tout son et toute luminosité artificiels

maintenant disparus, la voiture et sa conductrice avalées par la nuit.

Au-delà du parking, un sentier suivait les contours de la pointe. La mer était ici peu profonde et les vagues relativement basses. Le vent qui plus tôt les avait pressés contre la falaise soufflait maintenant en direction de la mer, traversant les terres pour s'en retourner à l'immensité de l'océan, son arrogance dissipée. Il était difficile de croire qu'elle était sur la même péninsule. Elle marcha un moment, s'habituant peu à peu à la pâle lumière de la lune, jusqu'à ce que le paysage lui semble presque aussi clair qu'en plein jour. Les nuages commençaient à s'éclaircir et elle pouvait maintenant apercevoir des étoiles. Elles étaient innombrables, un incommensurable puits de diamants. Elle s'arrêta pour les observer. Elle n'avait jamais vu un tel ciel depuis chez elle. La pollution lumineuse, comme ils l'appellent, cette lueur qui empêche nos yeux d'apercevoir les étoiles. La pollution de la vie, pensa-t-elle, ces distractions qui avaient soustrait à ses yeux jusqu'au désir de voir.

Les questions commencèrent à fuser en elle. Que devait-elle faire ? Pouvait-elle le faire seule, sans David ? En avait-elle le droit ? Ce choix lui appartenait-elle ? Était-ce la bonne solution pour Colom, pour eux tous ?

Elle continua à marcher. Elle n'avait pas regardé sa montre depuis qu'elle était partie et commençait à perdre la notion du temps. Elle observa le paysage qui s'étendait devant elle, les ombres des arbres, se laissa bercer par le doux murmure de la mer. La nuit, elle au moins, lui semblait dense et réelle, bien différente du fil de sa pensée, qui la fuyait dès qu'elle tentait de s'en saisir. Ces rochers, ce vent, cette lune, ça au moins, elle pouvait y croire. Elle se détourna finalement et retourna vers le parking, dont elle était la seule occupante. Une fois dans la voiture, elle appela David sur son portable et lui laissa un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Il se tourna juste à temps pour voir la pluie se mettre à tomber, comme si l'orage avait finalement décidé de pleurer de honte pour tout ce qu'il leur avait fait subir³⁵.

Les quelques véhicules garés sur le parking du port étaient ceux des habitants de Portivy et Fiona commençait à les reconnaître. Mais il y en avait une, aujourd'hui, qu'elle n'avait encore jamais vue ici. Une Espace rouge dont elle connaissait par cœur le parechoc cabossé et les autocollants collés sur la vitre.

Il était assis sur l'un des bancs du quai et contemplait la mer. Le banc était placé derrière la chaîne qui séparait la route de la zone piétonne, tourné vers le port. Son manteau était boutonné jusqu'au col, mais il portait des lunettes de soleil, concession à la mode, étrangère à ses habitudes.

Elle s'assit à côté de lui.

« Bonjour, David. »

« Bonjour, Fiona. Tu m'as manqué. »

Elle aurait aimé lui dire la même chose, mais elle ne voulait pas se forcer. Elle sourit faiblement, retenant ses larmes.

« Merci d'être venu. Je ne pensais pas que tu le ferais. »

« Merci de m'avoir invité. Je ne pensais pas que tu le ferais. »

« Tu ne répondais pas au téléphone. » Ses larmes menaçaient toujours, chahutant la porte par laquelle elles étaient contenues.

« Désolé, je conduisais. Et je n'avais pas de réseau sur le bateau la nuit dernière. Je n'ai vu tous tes messages que ce

matin, dans la voiture, mais je me suis dit que j'étais en route, de toute manière. Je t'ai envoyé un mail, hier, pour te dire que j'arrivais. »

« Excuse-moi, je n'ai pas trouvé le temps d'aller sur internet ces derniers jours. Ça a été très mouvementé, ici. Tu es en colère contre moi ? » demanda-t-elle.

« En colère ? Oui. Et inquiet. Désorienté. Contrarié. Seul. Fais ton choix – je suis passé par tous ces états depuis quelques jours. Tu m'as donné du fil à retordre, ces derniers temps. »

« Je suis désolée, vraiment. Je ne voulais pas te blesser. C'est juste que je devais... »

« Laissons ça pour plus tard, Fiona. Je me suis fait un sang d'encre ces derniers jours, mais je crois que je comprends pourquoi tu as fait ça, et je n'ai jamais cessé de te faire confiance. Je sais que tu veux aider Colom, et je sais que tu y es parvenue bien plus souvent que moi par le passé. Que dirais-tu de mettre nos rancunes de côté et de voir ce qu'on peut faire d'utile ? »

« Tu le penses sérieusement ? »

« Oui, sérieusement. Ce petit gars est dans la tourmente, et c'est en partie à cause de nous. Le moins que nous puissions faire est de nous serrer les coudes et de l'aider. Dieu sait que nous avons fait passer d'autres besoins avant les siens, nous avons eu tort ; c'est le moment d'arrêter tout ça. »

Elle se tourna vers lui, modifiant sa position pour pouvoir le voir bien en face. L'incrédulité l'envahit, ce mouvement suivi par un sentiment de soulagement.

« Il a jeté un bon nombre de ses vêtements », dit-elle. Il la regarda, interloqué. « Quand je lui ai demandé où était sa valise, il m'a dit qu'il l'avait jetée à la mer. Il a gardé quelques trucs, mais la plupart de ses vêtements ont disparu. Je lui ai demandé pourquoi il avait fait ça, et il m'a répondu : “Je ne vais plus en

avoir besoin”. »

Il se tut.

« Tu sais ce qu’il a voulu dire par là ? »

Il se tourna vers elle, retira ses lunettes de soleil.

« Je suis désolé, je ne voulais pas te le dire aussi... je ne m’attendais tout simplement pas à ce que tu réagisses avec un tel calme. »

Les yeux découverts, il observait maintenant l’océan, son regard fixé sur l’horizon.

« Je crois que ça fait des mois que je sais que nous avons fait fausse route avec Colom », commença-t-il. « Je n’ai pas su comment arranger les choses. C’était comme un nœud impossible à défaire, comme d’essayer de trouver le début ou la fin d’une bande de cassette. Je ne sais pas si ce que tu as fait nous aidera à défaire ce nœud, mais ça se pourrait. En tout cas, je sais que ça valait la peine d’essayer. »

Fiona se demanda où ce David-là avait bien pu passer au cours de ces derniers mois, au cours de ces dernières années. Maintenant, elle le reconnaissait, se souvenait de lui. Était-ce sa faute si elle l’avait perdu de vue ? Avait-il été le même David tout du long ? Elle n’avait aucun moyen de le savoir, ni de dire comment les choses allaient évoluer à partir de là.

« Combien de temps pourras-tu rester ? », demanda-t-elle.

« Je suis là simplement aujourd’hui », répondit-il. « Je ne voulais pas compter sur le fait de rester. J’avais juste besoin de te voir – et de voir Colom. Je ne sais d’ailleurs pas comment il va m’accueillir. Notre dernière conversation n’a pas été la plus plaisante que nous ayons eue. »

Elle était étonnée de l’ampleur de son apaisement. Après des mois de colère grandissante contre son fils, une émotion nouvelle s’était emparée de lui : il avait peur de lui.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

faire, mais pas toute seule.

À 3 h 23, épuisée, elle finit par prendre sa décision. Cette heure commençait à lui devenir trop familière pour qu'elle reste éveillée encore plus longtemps. Elle ne savait pas si son appel serait entendu et s'il l'était, ne savait pas s'il serait reçu par de la compréhension ou par de la colère. Mais elle était habitée par un impérieux besoin d'essayer. Malgré tout ce qui s'était passé, malgré tout ce qui avait été dit, et tu, pendant ces douze années. Elle se saisit du téléphone, chercha le nom familial et patienta. Une voix rauque, ensommeillée mais infiniment réconfortante, finit par lui répondre

« C'est Fiona », dit-elle doucement, à peine plus haut qu'un murmure. « Ça va mal et j'ai besoin d'aide. »

Plus tard, sa respiration retenue dans la chambre immobile, elle tendit l'oreille pour entendre et apprécier les turbulences du monde extérieur. Elle se sentait réconfortée car quoi qu'il leur arrive à elle et à Colom, quoi qu'elle décide de faire et quelle que soit l'issue de leur voyage, les vents qui soufflaient là dehors, eux, ne changeraient pas leur course. Ce turbulent mariage de l'air et de l'océan serait toujours là demain, même si elle ne l'était plus. Ce qui signifiait que ce qui lui arrivait n'était finalement pas, après tout, la fin du monde. Soutenue par cet étrange réconfort, recroquevillée dans la sécurité de sa chambre, elle finit par trouver le sommeil.

³⁶ Edward Powers, *War and the Weather : Or, The Artificial Production of Rain*, Nabu Press 2009.

La nuit je rêve que toi et moi sommes deux plantes qui poussons
ensemble, racines entremêlées, et que tu connais la terre et la
pluie comme tu connais ma bouche, puisque nous sommes tous
les deux faits de terre
et de pluie³⁷.

Moins de six heures plus tard, Fiona se tenait au milieu d'un petit groupe de gens disséminé dans l'immense hall de l'aéroport de Nantes. Quelques-uns portaient les inévitables panneaux flanqués des noms des passagers prêts à apparaître : « M. Delponte, Orion Finance » (d'une belle impression en noir et blanc), « Smith » (hâtivement griffonné en couleur au marqueur réutilisable). La plupart de ceux qui patientaient là étaient vêtus de façon décontractée, des amis ou des membres de la famille attendant de retrouver les leurs.

Une brève agitation avait gagné le hall quelques instants plus tôt, quand une femme à robe noire avait piqué une colère à l'un des guichets d'enregistrement. Elle était arrivée en courant avec trop de bagages et un jeune enfant à sa suite, visiblement tendue avant même qu'ils ne refusent de l'enregistrer. Elle avait protesté de plus en plus bruyamment, son enfant hurlant dans ses jupes, jusqu'à ce que le hall caverneux s'emplisse de l'écho de ses protestations et que la foule des départs et des arrivées se voit offrir une scène digne d'une série télévisée. On avait appelé les responsables, qui l'avaient emmenée vers les bureaux pour tenter de la calmer, laissant le hall à son silence de musée.

Fiona se demanda quelle pouvait être l'histoire de cette pauvre femme. Était-elle en retard, et excessive dans son comportement comme le personnel au sol semblait le penser ? Ou était-elle victime d'une incompréhension, ou pire, de racisme ? Même les petits aéroports, de nos jours, sont des lieux où la suspicion n'était pas rare. Elle se demandait quelle serait sa propre réaction si elle devait faire face à une telle hostilité. David n'avait pas signalé leur disparition et ne l'avait pas accusée d'enlèvement, mais le sentiment qui la hantait depuis plusieurs jours, celui d'avoir commis quelque terrible forfait, ne l'avait toujours pas quittée. Rencontrerait-elle de la sympathie ou de la suspicion, si elle tentait d'expliquer ses choix ? Passerait-elle pour une mère raisonnablement préoccupée, ou pour une dangereuse déséquilibrée ? Si la situation de Colom se détériorait ici en France, Dieu l'en garde, vers qui se tournerait-elle ? Comment ferait-elle face, sans David à ses côtés ?

Toutes ces pensées inondaient son esprit tandis qu'elle patientait, les échos des hurlements de la mère excédée commençant à se dissiper dans le lointain.

La porte des arrivées s'ouvrit et une foule se répandit comme un pot de confiture renversé. Il avait toujours été très grand et aisément reconnaissable dans une foule. Elle se tenait sur la pointe des pieds, pas tant pour l'apercevoir que pour que lui la reconnaisse. Elle le repéra tout de suite, bien qu'il ait moins de cheveux que lors de leur dernière rencontre. Elle attira son attention par un geste de la main et il se dirigea directement vers elle, laissant tomber son sac au sol et la gratifiant d'une embrassade qui lui fit quitter le sol.

« C'est tellement bon de te revoir, Fiona », dit-il. « Ça fait une éternité. »

« C'est bon de te revoir aussi, vraiment. » Elle se sentait timide, impressionnée. Appeler en pleine nuit avait été l'une de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

³⁸ Sorin Cerin, Wisdom Collection : The Book Of Wisdom, CreateSpace Independent Publishing Platform 2010.

... grâce à toi j'ai trouvé la paix dans la souffrance. Tu es bon et tu guéris comme le paysage, comme la pluie.³⁹ ...

Dans la soirée, ils entreprirent de faire un feu. Le printemps avait déjà bien démarré, mais les nuits pouvaient encore être fraîches. Les bûches se consumaient lentement, mais ne semblaient pas vouloir prendre complètement. Leur odeur emplissait la pièce tandis que les flammes luttaienent pour leur survie. Miriam avait maintenant parcouru tout le dossier et avait complété l'histoire à l'aide des détails donnés par Fiona. Elle avait passé le plus clair de son après-midi avec son carnet de notes, revenant sur ses conversations avec Colom, les confrontant aux nouvelles informations reçues. Elle voulait maintenant parler à Fiona de ce que les prochaines étapes devraient être.

Les routes de Mark et de Colom s'étaient momentanément séparées, le neveu pour retourner dans son grenier et l'oncle pour parfaire sa connaissance des différentes bières du Café de Pierre. Leur tour de l'après-midi les avait emmenés au-delà du village, vers le chemin des falaises et la table de pierre.

« Il se bat contre un adversaire qui reste invisible », dit Miriam. « Il a besoin, pour son propre salut, de pardonner à ceux qui l'ont blessé. Mais il ne peut pas le faire tant qu'il ne sait pas qui ils sont ni ce qu'ils ont fait. Il est blessé, en colère, et ne pas savoir pourquoi lui rend la chose plus pénible encore. En lui disant tout, nous lui donnons l'information dont il a besoin pour

comprendre ses émotions. Nous ne devons pas tout lui dire d'un coup, et nous devons être prudents sur la manière de le faire, mais tu dois faire confiance à Colom et croire en sa capacité à accepter la réalité tout comme toi-même tu dois le faire. »

Elle voyait combien Fiona luttait avec cette idée, incapable de prendre une décision ferme.

« Tu lis le français ? », demanda-t-elle.

« Très peu », dit Fiona. « Les panneaux, les menus, ce genre de choses. Je peux parfois m'en sortir avec un magazine. »

Miriam traversa la pièce jusqu'à une étagère et y trouva rapidement ce qu'elle cherchait. Elle le ramena à Fiona. Les Enfants de Jaïre, de Miriam Casselles. Fiona leva les sourcils.

« C'est ma thèse de doctorat, adaptée pour la publication. C'est tiré par une petite maison d'édition universitaire, il n'y en a qu'une centaine en circulation. C'est la couverture que je voulais te montrer. »

L'image représentait la résurrection de la fille de Jaïre⁴⁰. Les crédits de la page de garde lui confirmèrent que l'artiste était bien William Blake.

« Tu reconnais l'image ? » demanda Miriam.

« Je n'avais encore jamais vu la version de Blake, mais je connais l'histoire, oui. »

« Elle a douze ou treize ans et elle souffre d'une sorte de maladie adolescente. Son père ne sait pas quoi faire, et les adultes qui l'entourent la tiennent déjà pour morte. Puis ce maître entre en scène. Ils lui disent de ne pas se déranger, qu'il est déjà trop tard. Mais il vient tout de même. Et que fait-il quand il arrive ? »

« Il prie pour elle, il la guérit. Il la ramène à la vie. »

« Oui, mais avant cela. Que fait-il quand il entre dans la chambre ? »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« D'accord. » Hésitant. Coupable. Effrayé de ce qui allait suivre.

« Je ne suis pas en colère contre toi, Colom, crois-moi. Ce n'est pas ça du tout. Je sais à quel point les choses ont été difficiles pour toi ces derniers temps, à quel point tu te bats. La vérité c'est que... je crois que je sais pourquoi. »

Elle laissa passer un silence. Elle l'entendit commencer à former des mots. Elle dut se concentrer pour les saisir, à demi-murmurés et à demi-marmonnés, adressés à la table davantage qu'à elle.

« Moi, je ne sais pas. »

« Oui, je sais que tu ne sais pas. C'est ça, le problème. Il y a certaines choses que je sais et que tu ne sais pas, et je crois qu'elles pourraient t'aider à comprendre ce que tu ressens. »

Il leva les yeux, le regard trouble. « Quelles choses ? »

Ils y arrivaient finalement. L'objectif qu'elle s'était fixé. Elle remercia Mark en silence.

« Colom, il y a certaines choses que ton père et moi ne t'avons jamais dites, à propos de ton histoire. Nous aurions dû te le dire, et je suis vraiment désolée que nous ne l'ayons pas fait. Je t'aime, nous t'aimons tous les deux et nous aurions dû te dire la vérité. »

Elle vit la peur couvrir son visage. Ses yeux étaient rivés aux siens, une terrible inquiétude commençant à y naître.

« À propos de ta naissance. À propos de ton arrivée dans notre famille. »

La peur s'installait maintenant, obscurcissant son regard. Un mélange de doute et de terreur. Il lui sembla presque sentir qu'il savait déjà, qu'il devinait ce qu'elle s'apprêtait à lui dire.

« Tu es né au Canada, ça, c'est vrai. Mais pas de moi. Ta vraie mère s'appelait Chevonne. Chevonne Richards. Elle était de Terre-Neuve. Elle est morte peu de temps après t'avoir mis au

monde. »

Elle se demanda si elle devait s'arrêter un moment pour le laisser réagir, mais elle vit qu'il ne le ferait pas. Il luttait pour accueillir l'information, son esprit tournant à plein régime tandis qu'elle parlait.

« Ton père et moi t'avons adopté quand tu avais deux ans. Nous t'avons choisi parce que nous t'aimions. Je t'ai toujours dit que te voir pour la première fois a été le plus beau moment de ma vie, et ça l'a été. Ça l'a vraiment été. »

Il avait fermé les yeux et ravalait ses larmes. Son corps tremblait légèrement.

« Je suis désolée de ne pas te l'avoir dit plus tôt, Colom. Vraiment désolée. C'est la plus grosse erreur de ma vie, et je donnerais tout pour pouvoir revenir en arrière. Mais je ne peux pas. C'est pour ça que je veux que tu saches la vérité. Nous t'aimons. Tu es notre fils, ça ne change rien à ça. Mais tu dois savoir que tu as eu une autre mère, celle qui t'a donné naissance. »

Elle glissa les photographies vers lui, lui laissant le temps de les voir. Il les prit d'un geste brusque, mais refusa de les regarder. Il les posa entre eux sur la table. Elle attendit une réponse, capta le faible indice d'un haussement d'épaules. Son visage tressaillait. Devait-elle s'arrêter ? Comment le pouvait-elle ? Une révélation complète, c'est ce qu'elle s'était engagée à faire. Elle trouvait cela cruel et détestait devoir le faire, mais elle savait que remettre d'autres révélations à plus tard serait plus cruel encore.

« Mais ce n'est pas tout », dit-elle avec toute la douceur dont elle était capable. « Il y a autre chose que je dois te dire. »

Son regard la suppliait de s'arrêter là. Elle savait qu'il était trop tard pour cela.

« Avant d'arriver chez nous, tu as vécu un moment dans une

famille d'accueil. Ils s'appelaient les McAllister. Ils avaient la charge de plusieurs enfants, mais c'étaient des gens très cruels. Tu n'aurais jamais dû être placé là. Ils ont fait des choses terribles, ils t'ont fait du mal. Beaucoup de mal. On ne t'en a jamais parlé parce que ça nous semblait trop douloureux de le faire. »

Et il sut. Il sut que c'était vrai. L'information vint se placer au centre de son esprit perplexe et agité, et aussitôt qu'elle y fut déposée, il sut qu'elle s'y était ancrée pour de bon. Il sut qu'il ne pouvait pas lui hurler qu'elle se trompait, sut que le calme rivage de la vie qu'il avait vécue jusqu'alors ne lui serait plus jamais accessible.

Elle posa sa main sur la sienne. « Colom », lui dit-elle.

Ses larmes montaient, prêtes à le submerger. Il se leva subitement, la violence de sa réaction renversant sa tasse et captant le regard des autres clients.

« Je ne veux pas parler de ça », cria-t-il, la voix tremblante. Il se retourna brusquement et se dirigea vers la porte.

« Colom, reviens ! » Son cri flottait quelque part entre celui de la mère en colère et celui de l'amie rejetée. Elle se leva à sa suite, récupéra la photo de Chevonne et jeta vingt euros sur la table pour ne pas être poursuivie par les serveurs. Il était déjà loin quand elle put atteindre la porte de sortie. Elle se rua instinctivement vers la falaise et ses menaçantes formations rocheuses, survolées par l'écume blanche projetée par les vagues. Elle ne le voyait nulle part.

Elle poussa un soupir de soulagement quand elle vit qu'il n'avait pas emprunté cette direction, mais celle de la voiture. Elle se mit à courir vers lui en fouillant son sac pour en sortir les clés. Elle enclencha l'ouverture automatique des portes. Il s'introduisit dans l'habitacle aussitôt qu'il entendit les loquets s'ouvrir, passa sa ceinture et referma le loquet derrière lui. Elle

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ces nouvelles informations, cette nouvelle identité, avaient rendues possibles. Fiona faisait de son mieux pour répondre à chacune d'elle sans naïveté et sans optimisme forcé, mais elle n'était jamais pessimiste non plus. Il avait besoin de faits concrets, avait besoin de garder les pieds sur terre. Quand elle ne savait pas répondre, elle le disait. Qui était son père ? Elle ne le savait pas. Personne ne le savait. C'était triste, mais il y avait de grandes chances qu'ils ne le sachent jamais. Y avait-il d'autres proches ? Des frères ? Des sœurs ? Elle n'en avait connaissance d'aucun. Une grand-mère ? Des cousins ? Ils pourraient essayer de le découvrir. Elle pouvait l'aider à chercher, s'il voulait.

Et à chaque fois, elle observait de légers progrès, de petits pas en avant. Son attitude changeait chaque jour. La gratitude de Fiona envers Mark et Miriam était infinie. Mark s'était finalement arrangé pour prendre deux semaines de vacances et était resté avec eux. Thierry et lui étaient devenus amis et il projetait d'écrire sur son travail. Miriam tint sa promesse et poursuivit son travail avec Colom. Elle devait le faire jusqu'à ce que celui-ci puisse prendre en charge sa propre émotion, jusqu'à ce qu'il puisse assumer sa vie seul.

Deux nuages seulement planaient sur ce ciel prometteur, deux peurs qui gâtaient son optimisme et retenaient son attention. La première semblait une petite chose, comparée à la trame plus large des événements. Mais elle la poursuivait comme une insidieuse rage de dents. Elle n'avait pas dit à Colom toute la vérité à propos de Chevonne et de son père. Et elle ne savait pas si elle devait le lui dire. Elle n'en avait pas envie, mais elle avait encore moins envie de se retrouver face à lui s'il l'apprenait et lui demandait de nouveau pourquoi elle lui avait menti. Elle voulait pouvoir lui promettre qu'elle ne lui cacherait plus jamais rien qui puisse être important pour lui, et elle voulait que ce soit

une vraie promesse. Elle se demandait s'il verrait la relation entre son père et Chevonne comme un de ces secrets. Avait-il le droit de savoir ? David et elle avaient-ils le droit de ne pas le lui dire ? Ils avaient tant avancé. Pouvait-elle risquer de détruire tous ces progrès pour ce seul chapitre de l'histoire ?

Et s'il l'apprenait, pardonnerait-il à son père ?

Le second nuage, chargé d'orage et plus sombre encore, menaçait d'éclater à tout moment. Le rêve de Colom, celui de la mer, de la fille et de la noyade, continuait de perturber ses nuits. Il le faisait plus souvent encore depuis qu'ils étaient à Portivy. Il ne se réveillait pas toujours en criant et elle n'avait pas toujours besoin de le rassurer, mais elle pouvait dire chaque matin si sa nuit avait été agitée ou pas. Elle voyait cette ombre planer sur son visage. Le rêve était associé à un grand poids et à une profonde tristesse. Et il continuait de le faire. Rien de ce qu'ils faisaient, disaient ou réussissaient à changer n'avait d'impact sur ce nuage. Les nuits blanches semblaient même empirer, si tant est que ce fût possible.

Elle avait commencé à faire certains recoupements. Elle pensait que l'homme fort qui le maintenait sous l'eau devait être McAllister. Elle était certaine que la sensation de noyade devait être un écho, un résidu du traumatisme de l'époque. Mais qui était cette fille ? C'était pour elle qu'il était inquiet, au réveil, pas pour lui. Qui qu'elle soit et quoi que veuille dire le rêve, toute la joie de Fiona devant les progrès de son fils s'évaporerait comme une brume matinale à la seule vue de la terreur qui habitait ses yeux à chaque fois qu'il se réveillait de ce rêve.

C'est après m'être perdue moi-même que j'ai arrêté de me nourrir. J'avais le sentiment de prendre trop de place dans le monde. Je voulais arrêter d'être ce que les gens veulent devenir

en mangeant, en vivant un jour de plus, en jouant au ballon, en se mariant, en partant en vacances, en faisant du chameau et en prenant une photo du chameau pour l'encadrer une fois rentrés à la maison. J'ai arrêté de vouloir quoi que ce soit. Encore une question qui n'avait pas beaucoup de sens pour moi. Pourquoi ne mangerais-tu pas ? Parce que je ne veux pas manger. Et pour avoir envie de manger je devrais déjà manger. Mais puisque je ne mange pas, je n'ai pas plus envie de manger. Vous diriez que j'ai « perdu l'appétit », mais ce n'est pas vraiment ça. C'est comme de dire à quelqu'un qui mange, qui n'a pas perdu son appétit : « Pourquoi ne manges-tu pas des pierres ? » « Pourquoi n'avales-tu pas des morceaux de marbre ? » Il ne vous répondrait pas : « Parce que j'ai perdu l'appétit. » Il répondrait : « Parce que je ne mange pas de pierres, ni de marbre. » C'est comme ça que ça se passe avec moi, pour la nourriture. Je ne mange pas, et passé un certain temps sans manger, je ne peux plus m'imaginer manger et aimer ça, pas plus que vous n'imagineriez mâcher des briques pour le plaisir.

Les gens me disent que je suis maigre. Je sais que je suis faible, mais quelle que soit la part de vous qui se soucie d'une telle chose, elle n'existe pas chez moi. J'entends mes parents me sermonner, j'entends les médecins me dire que si je ne mange pas, je pourrais tomber malade, et même mourir. Mais rien de ce qu'ils me disent n'atteint cette zone du cerveau qui est censée vouloir me garder en vie à tout prix. La seule chose dont je suis sûre, c'est que tout ce qu'ils me disent en arrive au fait de manger, et puisque je ne mange pas, il n'y a pas grand intérêt à en parler davantage. Ils ont un millier de moyens de commencer la conversation, mais un seul moyen de la finir, ce qui ne me semble pas très créatif. Toute ces études, toutes ces machines, ces pilules, ces opérations, ces blouses blanches et ces cerveaux brillants, et ils n'ont aucune véritable alternative à proposer. Ils

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Tout participe d'une même essence, et chaque chose s'accorde nécessairement avec les autres, comme les gouttes de pluie qui tombent séparément dans la rivière, se mêlent instantanément au courant et en grossissent le flot⁴⁸.

Le temps était plus sec que le jour où elle était venue avec Thierry. Un puissant soleil matinal découpait la silhouette du fort tandis qu'ils avançaient vers lui. Le silence qui planait sur leur marche n'était pas un silence tendu, plutôt un silence partagé. Un silence de bonne compagnie, comme aurait dit Jane Austen. Elle emmena Colom vers les marches, descendit et trouva l'entrée du tunnel, répétant le rituel de la fermeture des yeux. Elle expliqua l'origine du monument, répétant les mots de Thierry. Les quarante-neuf prisonniers abattus juste avant la guerre, le profond sens des responsabilités dont avaient fait preuve les villageois.

Ils ressortirent ensuite à la lumière du jour et Fiona mena Colom vers l'affichage, lui montra la lettre et lui en confia le message général. Elle se tenait derrière lui, une main contre son dos, et lisait par-dessus son épaule.

« Ouah », dit-il.

« Je voulais te parler de ton père », dit-elle. Hésitante, mais engagée. Elle avait décidé de braver la conversation et de la mener à bien.

Il acquiesça.

« Colom, ton père a fait plusieurs choses assez stupides dans sa vie, et j'en connais la plupart. Mais il y en a une dont je n'étais pas au courant, pas avant la semaine dernière, en tout cas. J'aurais pu décider de ne rien te dire, et jusqu'à il y a peu de temps c'est ce que j'aurais choisi de faire. Mais je pense que tu as le droit de savoir. Je pense que tu es assez grand pour comprendre. C'est bon pour toi ? »

Il haussa les épaules, incertain.

Elle continua.

« Ton père a... David a eu une relation avec Chevonne. C'était avant que je le rencontre. Je n'étais même pas encore au Canada, à l'époque. C'était contre toutes les règles du projet dont il s'occupait, et ça n'aurait pas dû arriver, mais c'est arrivé. »

« Tu es sûre ? » Il ferma les yeux en resserrant ses paupières. Elle le vit dans le reflet de la glace du panneau d'affichage. Il semblait retenir sa respiration.

Elle se tourna vers lui. Ramena son visage à sa hauteur et prit ses épaules dans ses mains.

« Tu veux que je t'en dise plus ? Je ne veux plus rien avoir à te cacher, plus jamais. Mais je ne te dirai rien si tu préfères. Tu veux que je continue ? »

Il ne dit rien, mais hocha la tête, les yeux toujours fermés.

« Oui, j'en suis sûre. Ça n'a pas duré longtemps. Ça s'est terminé, puis elle a quitté le projet. Personne ne savait où elle était, et personne ne l'a vue pendant un an. Mais quand elle est revenue, elle lui a dit qu'elle avait eu un enfant et qu'elle l'avait fait adopter. Elle lui a dit qu'il était le père et lui a demandé de l'argent contre son silence. Il ne savait pas si elle lui disait la vérité ou si elle lui mentait. Il savait qu'elle avait repris la drogue et qu'elle voulait de l'argent pour l'acheter. »

« Et c'était vrai ? C'est mon père ? »

« Non, ce n'est pas ton père. C'était un mensonge, nous en

sommes sûrs, maintenant. Mais il lui a donné de l'argent, cette première fois et deux autres, un an plus tard. Elle n'est jamais revenue après cette troisième fois, et il a appris sa mort peu de temps après. »

Il se retenait de pleurer. « Mais il n'est pas venu me chercher. »

« C'est compliqué, Colom, mais non, d'abord, il ne l'a pas fait. Il était effrayé, en vérité. Si sa relation avec l'une des participantes s'était ébruitée, il aurait perdu son travail et le projet aurait dû être arrêté. On lui avait dit qu'on s'occupait bien de toi et qu'on te cherchait une famille adoptive, et il a pensé que c'était la meilleure solution. Il n'avait aucune idée de ce qui se passait pour toi, aucun de nous ne le pouvait. Puis quand l'affaire est sortie au grand jour, deux ans plus tard, il a fait tout ce qu'il a pu pour t'aider, et il a fait une demande d'adoption. Il avait de meilleures chances de t'aider en t'adoptant qu'en cherchant à savoir s'il était ton véritable père. Cela lui aurait tout fait perdre, et il ne savait même pas si ça pouvait être vrai. Il voulait pouvoir s'occuper de toi, t'offrir une vie meilleure. L'adoption semblait la meilleure solution, à l'époque. »

Il ne dit rien, pressa ses poings contre l'arête de son nez, puis contre ses orbites.

« Je te le dis parce que je pense que tu as le droit de savoir. Il t'aime, tu sais. »

Toujours rien. Était-ce trop pour lui ? Comprenait-il seulement ce qu'elle lui disait ? Elle attendit, lui laissant un peu d'espace.

« Comment est-elle morte ? »

La question la prit par surprise. Ne lui avait-elle pas déjà dit ? Avait-elle omis un détail aussi important, considéré qu'il comprendrait de lui-même, sachant qu'elle était dépendante de sa drogue ?

« Elle a fait une overdose, par accident. Avec de l'héroïne. Elle était avec son petit ami, un drogué lui aussi. Ils avaient

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Parfois il pleut et ça n'humecte même pas le désert. L'eau qui tombe s'évapore à mi-chemin entre les nuages et la terre. On peut alors voir le bleu des rideaux de pluie miroiter dans le ciel tandis que les êtres vivants, en dessous, dépérissent par manque d'eau. C'est le supplice de Tantale, l'espoir sans accomplissement⁵¹.

Mark gara la Volvo blanche dans une petite rue qui courait perpendiculairement aux berges et reliait deux canaux entre eux. Trouver la rue et la maison avait été un défi à la hauteur du commissaire Van der Valk⁵². Il avait décidé de partir du Singel – le canal le plus central d'Amsterdam. Mais même après l'avoir localisé, le puzzle était resté entier. Il n'avait été résolu que par la localisation du centre-ville, puis par l'appréhension d'une séquence complexe de rues et de ponts à sens uniques. Comparer les rues d'Amsterdam à un labyrinthe équivalait à comparer la forêt amazonienne à un bosquet. Ils n'avaient pas de GPS et en étaient réduits à une carte papier, examinée à la lumière bien insuffisante de l'habitacle. Fiona s'était portée volontaire pour cette tâche tandis que Mark conduisait, rassemblant péniblement ses souvenirs de la ville à la recherche d'informations qui pourraient leur être utiles. Le fait que les noms des rues soient imprononçables à tout Français ou Anglais ne les aidait pas dans cette affaire. Avant que vous ayez réussi à localiser votre position, le réseau des rues vous emmenait déjà autre part. Après une demi-douzaine d'erreurs de parcours,

Fiona fut finalement surprise et soulagée de voir que la rue qu'ils cherchaient existait bel et bien.

Comme toutes les maisons qui s'alignaient le long des canaux et les reliaient, le logement du 6 Romeinsarmsteeg était haut et étroit, bâti en briques et adossé aux maisons voisines. La construction s'élevait sur quatre étages, les principales pièces étant dotées de grandes fenêtres sans rideaux. Elle était sombre, mais les intérieurs des maisons alentours étaient éclairés de lampes et de bougies, faisant voir un ensemble éclectique de différents intérieurs décorés de peintures, de bibelots et d'étagères chargées de livres anciens. Les voitures n'étaient pas bannies des ruelles étroites, mais on n'encourageait pas non plus leur utilisation. La forte probabilité de se retrouver coincé derrière un camion en train de décharger un piano pour le faire passer par une fenêtre du troisième étage impliquait que ceux qui connaissaient ces routes étaient assez raisonnables pour laisser leurs voitures chez eux, ou pour les garer à l'extérieur de la ville et emprunter les transports en commun. Seuls les vélos, présents par milliers, sillonnaient librement la ville. Bien qu'il soit déjà minuit, les cyclistes remplissaient encore la rue tandis que Mark dirigeait la Volvo vers son point de chute. La ville qui ne s'arrêtait jamais de pédaler.

Pour un petit pays perché sur les rivages de la mer du Nord, la portée des intérêts commerciaux de la nation hollandaise était incroyablement étendue. L'esclavage avait malheureusement servi à cela, ainsi que les diamants, et bien d'autres produits de luxe – thé et café, coton, épices, riz – avaient trouvé leur chemin jusqu'ici, stockés dans des entrepôts flanqués des noms des jours de la semaine. De tels mouvements avaient généré beaucoup d'argent, investi en grande partie dans les logements, les églises et les monuments de ces quartiers. Le commerce et le trafic maritime payaient, aujourd'hui encore, une bonne partie

des prêts immobiliers du quartier, mais d'autres industries s'y étaient ajoutées : la banque et la finance, l'informatique, les grands groupes médiatiques. Une nouvelle génération avait dépoussiéré les structures puritaines protestantes et les anciens rituels catholiques pour développer une culture postmoderne et bohème, à laquelle les anciens entrepôts offraient le meilleur des refuges.

Le large store du garage à côté duquel ils s'étaient arrêtés occupait la plus grande partie du rez-de-chaussée, laissant à peine la place pour l'étroite porte d'entrée de la maison. Le garage, comme ceux de toute la rue, portait un grand signe qui prévenait du besoin d'accès vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Les lignes de voitures garées des deux côtés de chaque canal, serrées comme les livres d'une bibliothèque, rendaient aisément compréhensible l'utilité d'un tel avertissement.

Mark laissa les autres dans la voiture pour se rendre au numéro 8, où on lui remit les clés sans cérémonie superflue. Mark était attendu, on pouvait donc lui faire confiance. De surcroît, il était Anglais, il était donc bien qui il prétendait être. Il ouvrit l'étroite porte du numéro 6, qui révéla le plus petit escalier qu'il ait jamais vu. Les autres étaient encore sur le trottoir, aux prises avec leurs sacs. Il se mit de côté pour les laisser passer et monter à l'étage tandis qu'il ouvrait la porte du garage de l'extérieur et y faisait entrer la voiture. L'espace était caverneux. Une Triumph TR3 rouge vif magnifiquement préservée, l'obsession des propriétaires du lieu, dormait au fond du garage. Mais il y avait encore de la place pour une troisième voiture.

Cela faisait plus de quatorze heures qu'ils étaient partis, dont neuf en mouvement et cinq de pauses : plusieurs sur les aires d'autoroutes françaises, une plus longue visite à Anvers et un arrêt café et carburant en Hollande. Ils s'étaient passé le volant, effectuant des rotations toutes les deux heures. Mark n'était

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Merci. »

« Je veux juste que tu t'en rendes compte. Je ne veux pas que tu grandisses sans t'en rendre compte. Je ne voudrais pas que tu abandonnes, ou que tu penses que ça ne vaut pas le coup d'essayer. »

« J'aime bien faire ça. Et je veux continuer à m'entraîner, peut-être étudier le dessin, plus tard. »

« C'est bien. Tu devrais. Je voulais juste que tu le saches. »

« Merci, tonton, et merci de m'avoir amené ici. C'est vraiment super. »

Ils avancèrent dans la galerie, observant le reste des lettres et des croquis avant de monter à l'étage pour voir les peintures. Elles étaient présentées en bloc, intitulées en fonction du lieu de résidence de l'artiste : Paris, Saint-Rémy, Arles. Ils parlèrent des couleurs et des traits, échangèrent leur avis sur les peintures qui les avaient le plus marqués. Pour Colom c'étaient les autoportraits, au regard toujours profond, toujours troublé. Il s'émerveillait qu'un artiste puisse aussi bien se connaître, et encore davantage qu'il puisse aussi bien se peindre.

Mark n'avait jamais vraiment bien saisi ce que les devoirs d'un oncle pouvaient être. Au départ, il s'était imaginé qu'il s'agissait surtout des choses amusantes : faire avec lui les choses que les parents ne voulaient pas faire, acheter de temps en temps quelque cadeau inconvenant. Il ne savait jamais s'il en faisait assez. Lui-même n'avait pas d'enfant et il n'en fréquentait que rarement. Il se sentait aussi maladroit avec eux qu'il imaginait qu'ils se sentaient avec lui. Mais il aimait son neveu et ce garçon, clairement, avait besoin d'aide. Quelqu'un devait lui lancer une bouée de sauvetage. Cela ne signifiait pas d'impliquer un quelconque mensonge, pas même une exagération. Les dessins de Colom étaient vraiment bons, peut-être même exceptionnels pour un garçon de son âge.

Ils continuèrent à parler sur le chemin du retour. Une pluie légère tombait des nuages bas, menaçant de les mener vers le crépuscule plus tôt que prévu. Des feuilles humides rebondissaient et dansaient le long du trottoir et les cyclistes peinaient à avancer contre le vent. Il n'y avait pas foule dans les rues, leur offrant l'opportunité d'une discussion privée que seuls les espaces ouverts permettent. Ils atteignirent un point où trois canaux se rencontraient, un dessin à l'Escher⁵⁴, une intersection de trottoirs et de ponts, chaque brique placée à la perfection. L'un des ponts était amovible, doté d'un système complexe de poulies et de chaînes. L'ouvrage métallique était peint de frais, son noir brillant tranchant avec le rouge sombre de la brique. Une péniche au toit de verre, dans laquelle n'avaient embarqué que quelques touristes précoces, arriva sur l'intersection par l'un des canaux et exécuta un improbable virage, avant de repartir par un autre. Colom observa sa silhouette longue et plate glisser sur l'eau, la conduite du pilote, parfaite et affûtée au rythme de douzaines de trajets réguliers. Il apercevait les chemins qu'empruntait la pluie le long des verrières, la plupart des sièges vides en dessous.

« Il y a quelque chose que je voudrais te demander », dit Mark.

« Qu'est-ce que c'est ? »

« Si tu es un jour tenté d'abandonner l'art, si tu penses que tu n'es pas assez bon, ou que tu es attiré par autre chose, j'aimerais que tu demandes l'avis de quelqu'un, avant. Je veux dire, trouve quelqu'un qui s'y connaît vraiment, ou demande-moi de le trouver, et demande-lui au moins ce qu'il pense de ton travail. »

Colom se recroquevilla dans son manteau. Le vent jouait avec ses boucles noires. « Tu penses que je suis si bon que ça ? »

Mark s'arrêta, se tourna. « Je pense que tu peux le devenir. Mais il y a des gens qui savent ça bien mieux que moi. Tu leur

demanderas ? Ou tu me laisseras leur demander ? Je veux dire, avant de jeter l'éponge pour devenir comptable ? »

« D'accord. » Ils se remirent à marcher. Des rues et des rues peuplées de grandes maisons uniformes, certaines aménagées en hôtels. Puis ils débouchaient sur une trouée, une vue sur d'autres canaux et leurs ponts.

Plus tard, de retour à la maison, Colom monta dans sa chambre tandis que son oncle consultait sa boîte mail pour rattraper le retard pris dans le traitement de ses différents messages professionnels. Mark suspectait, avec juste raison, que son neveu était en train de dessiner, posant sur le papier l'inspiration qu'il avait trouvée chez l'instable et talentueux Van Gogh.

Mark fut tiré de son travail par le bruit de la sonnette et alla ouvrir à Mirima et Fiona. Il les regarda monter péniblement les escaliers escarpés. Colom devait les avoir entendues lui aussi, puisqu'il était là au moment où elles arrivaient dans le salon. Contrairement à ses habitudes, il décréta qu'il était affamé et se montra enthousiaste à l'idée de partager le dîner. Une fois les courses rangées et le dîner rapidement préparé, il montra un empressement inattendu à engager la conversation.

« Alors, où êtes-vous allés, tous les deux ? », demanda nerveusement Fiona, anxieuse de la réaction de son fils à ses questions.

« Nous sommes allés au musée Van Gogh », répondit Mark avec enthousiasme. « On y est resté la plus grande partie de l'après-midi. »

« C'était comment ? », demanda-t-elle, laissant la porte ouverte à ses deux interlocuteurs, mais étant entendu qu'elle s'intéressait surtout à la réponse de Colom.

« C'était bien », dit-il. Une réponse encyclopédique, selon les critères ordinaires. Des milliers de pages dans trois petits mots. Mais ce n'était pas tout. « Vraiment bien », réaffirma-t-il, un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Il resta sur le seuil tandis qu'elles remontaient dans la voiture et quittaient l'allée. Il ne se retourna qu'au moment où le portail bleu se fut totalement refermé. Miriam était sûre, à ce moment-là, de l'avoir vu parler à quelqu'un d'autre.

Elle brûlait d'envie de demander à Fiona quel était ce papier qu'elle avait laissé pour Geneviève, mais quelque chose lui intima de ne pas le faire. Il s'agissait d'un moment secret entre une mère en détresse et une autre. Si elle voulait lui en faire part, elle le ferait.

Mais elle resta silencieuse.

⁵⁵ « Pluie », Wikipédia.

Les gouttes de pluie peuvent tomber à une vitesse
de 35 km/h⁵⁶.

Elles roulèrent un moment, chacune prise dans le tourbillon de ses propres pensées. Fiona était au volant, la rivière s'étendant sur sa droite comme elles regagnaient la ville. Elles dépassèrent un moulin et une statue de Rembrandt, signes qu'elles sortaient de l'Amstel, et s'engouffrèrent dans la circulation du milieu de journée en direction du centre.

« Et maintenant ? » demanda enfin Miriam, incapable de supporter le silence plus longtemps. « Qu'est-ce qu'on fait ? »

« Je ne sais pas », soupira-t-elle profondément, se demandant si sa réponse ne sonnait pas comme celles qu'avait l'habitude de donner son fils. « Est-ce qu'on essaie encore ? »

« Je ne crois pas que ça serve à grand-chose. Il semble s'être fait son idée. On ne peut pas l'en blâmer, ils ont déjà beaucoup à gérer en ce moment sans avoir à y ajouter les interférences farfelues de deux étrangères. »

« Tu crois qu'il nous a pris pour deux détraquées ? »

« Je ne sais pas ce qu'il a pensé. Nous n'avons pas vraiment eu l'occasion de le savoir. Il n'a tout simplement plus la force de suivre une nouvelle piste avec sa fille, lui présenter des étrangers, lui demander de leur parler, lui expliquer pourquoi ils sont venus jusqu'à elle. J'aurais pu être mère Teresa qu'il m'aurait dit non tout de même. Il a seulement fait ce qu'il avait à faire, protéger sa famille. »

« Tu penses qu'il se sent coupable ? »

« Qui ne se sentirait pas coupable, dans sa situation ? Ai-je fait assez ? Ai-je utilisé les bons mots ? Ai-je été absent trop souvent ? Avais-je le droit de la couper de ses racines ? Je suis à peu près sûre que Doug Porter n'a pas cessé de se sentir coupable au cours des derniers mois. »

Elles étaient maintenant prises dans une circulation dense, en direction d'une grande intersection où la route coupait le périphérique intérieur, un engorgement de fourgons de livraison, de vélos et de voitures, plus quelques touristes qui essayaient de trouver leur chemin à travers une métropole qui semblait avoir été bâtie par un fabricant de puzzles. Fiona changea brusquement de file et vira à gauche, se frayant un passage à travers la circulation qui venait en sens inverse pour retrouver une route secondaire un peu plus loin. Elle s'arrêta à un arrêt de bus, mit le frein à main et coupa le moteur.

« Excuse-moi », dit-elle tout bas. « J'ai besoin de faire une pause. »

« Tu veux que je conduise ? »

« Ce n'est pas ça. C'est... Miriam, qu'est-ce qu'on fait ici ? »

« À Amsterdam ? »

« Dans tout ça. Qu'est-ce qu'on est en train de faire ? Ce n'est pas notre fille. On ne sait presque rien d'elle. Est-ce qu'on a vraiment le droit de faire irruption comme ça dans le drame d'une famille qu'on ne connaît même pas ? On a fait un millier de kilomètres pour arriver jusqu'ici et je ne sais toujours pas pourquoi. À quoi est-ce qu'on s'attendait ? »

« Je sais, Fiona », dit Miriam. « Tout ça semble étrange. Mais c'est... quand même une piste. Quand on est dans le noir total, la plus infime lumière vaut mieux que pas de lumière du tout. Je continue à croire que venir ici était la meilleure chose à faire. C'est un mince espoir, mais c'est tout ce que nous avons. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Épilogue

Il est venu me chercher.

Au début je n'y croyais pas. J'ai senti sa main dans mon rêve, et puis je me suis réveillée sans m'en rendre compte. Bien sûr, il a changé, depuis le temps. Ce n'est pas comme si je l'avais vraiment reconnu. Mais je savais que c'était lui. C'est toujours Petit Garçon. Et il est venu me chercher.

Il s'est passé pas mal de choses bizarres quand je suis sortie du coma. Maman dit que je suis restée inconsciente au moins trente-six heures, quelque chose comme ça, en tout cas. Quand je me suis réveillée j'ai vu qu'elle avait pleuré, mais elle s'est vite mise à crier et à hurler. Je crois que je l'ai même vue sauter à travers la pièce. Et puis elle a embrassé Colom. Je crois qu'elle lui a fait un peu peur. Ensuite, sa mère est venue nous voir, avec une amie à elle qui s'appelle Miriam. C'était assez flou, mais depuis j'ai pu leur parler à tous, alors maintenant, je sais qui ils sont. Il y avait aussi l'oncle de Colom, Mark. Il a l'air cool. Apparemment, il est plutôt connu dans le monde de l'art, il écrit des critiques. Il a emmené Colom au musée Van Gogh. J'y étais déjà allée avec l'école, alors on a pu en discuter, quand j'ai pu parler de nouveau.

Je suis toujours à l'hôpital. Ils me gardent sous perfusion quelques jours encore mais j'ai commencé à pouvoir prendre un peu d'eau, et puis à manger de nouveau. Pour l'instant ce ne

sont que des soupes, des petits morceaux de pain et quelques fruits, des fois. Mais c'est un début. Colom continue à venir me voir comme « par hasard » pendant les repas. Il dit que c'est par accident, mais je crois qu'il me surveille. Il n'en a pas besoin. J'ai décidé de manger de nouveau, et c'est tout. L'impression de manger des pierres a disparu. Ne me demandez pas comment. Je ne sais même pas comment c'est arrivé, comment je pourrais savoir comment c'est parti ? Ils pensent que je vais pouvoir rentrer à la maison dans quelques jours. On va partir en vacances, juste tous les trois. Au Portugal. Nous y sommes déjà allés et c'est vraiment super. Je ne vais pas pouvoir faire trop de choses, mais je vais me reposer et prendre un peu le soleil. Je suis tellement blanche. Ils m'ont apporté un miroir et je me suis fait peur à moi-même.

Miriam aussi est cool. Elle est vieille, mais c'est vraiment bien de parler avec elle. Elle est venue quatre fois, et on a parlé peut-être une heure et demie à chaque fois. Je lui ai dit plein de choses et elle m'en a dit d'autres, dont pas mal de choses dégoûtantes. Mais je peux les entendre, maintenant que je vais mieux. Ça fait longtemps que je sais que j'ai été adoptée, et mes parents ont bien fait de me le dire. Mais je ne savais rien de ce fou et de sa maison des horreurs. J'imagine que j'ai effacé les souvenirs. Les enfants font ça quand c'est trop dur à porter, c'est ce que Miriam m'a dit. Beaucoup de choses s'expliquent, maintenant que je sais ça. Ça va me prendre un peu de temps pour m'y faire, mais je crois que ça va aller.

Une chose super qui s'est passée, c'est que le père de Colom est venu. Au début il avait un peu peur, mais c'était une bonne chose qu'il vienne, et ils avaient l'air bien ensemble. J'ai dit à Colom qu'il devrait être content d'avoir un père qui l'aime. Moi je m'entends bien avec le mien, mais tout le monde n'a pas cette chance. Il a aussi une photo de sa mère. De sa vraie mère. C'était

une droguée, elle habitait au Canada. Je ne dirais pas qu'elle était belle, elle était malade quand ils ont pris la photo, mais elle avait de beaux yeux, et Colom lui ressemble beaucoup. Je suis sûre que Colom va tenir longtemps à cette photo. Fiona, son autre mère, est gentille de la lui avoir donnée. Je lui ai dit que tout ce que j'avais de ma mère était le nom d'une tribu dont nous faisons partie, il y a de ça trois générations. Ce n'est pas grand-chose. Il devrait être content de tout ce qu'il a.

Je suis contente qu'il soit là. Je l'aime beaucoup. Je pense qu'on va rester amis toute la vie.

Ce matin je lui ai dit : « Ça va aller, Petit Garçon ».

Ce livre vous a plu,
vous pouvez, sur notre site internet :
donner votre avis

vous inscrire pour recevoir notre lettre mensuelle d'information
consulter notre catalogue complet, la présentation des auteurs,
la revue de presse, le programme des conférences
et événements à venir ou encore feuilleter des extraits de livres :

www.editions-beatitudes.fr